

ACTION

8

ACTION

CAHIERS DE PHILOSOPHIE ET D'ART

DIRECTION :
FLORENT FELS, ROBERT MORTIER, MARCEL SAUVAGE

SOMMAIRE

<i>La gravure sur bois primitive</i>	PAUL WESTHEIM
<i>Eloge des Critiques</i>	ERIC SATIE
<i>Saint-André</i>	ANDRÉ SALMON
<i>Poèmes en prose</i>	MAX JACOB
<i>Chansons Nègres recueillies par</i>	CARL EINSTEIN
<i>Journal d'un Pompier du Jeu de Massacre</i>	ANDRÉ MALRAUX
<i>Ce qu'il advint de Candide.</i>	L. PIERRE QUINT
<i>Chansons du Bled.</i>	ALEXIS DANAN
<i>Le Chirurgien des Roses.</i>	MARCEL SAUVAGE
<i>Le Mauvais Message</i>	CARL EINSTEIN
<i>Apollon chez les Muses</i>	GEORGES GABORY
<i>Faits-divers.</i>	GEORGES GABORY

Critique des livres :

ANDRÉ DULUC, JEAN DE WAZEMME. GEORGES SAUTREAU. GEORGES GABORY.
MARCEL SAUVAGE

Reproductions d'œuvres de :

DERAIN, RAOUL DUFY, KISLING, LÉONARDI, R. MORTIER, PICASSO, VLAMINCK

*La Revue publiera 10 numéros par an.
Abonnement d'un an : 30 francs pour tous pays*

Adresser la correspondance concernant

la Rédaction
FLORENT FELS

l'Administration
MARCEL SAUVAGE

à la Librairie Stock, 7, Rue du Vieux-Colombier, Paris

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL POUR TOUS PAYS :

Librairie Stock - Delamain, Boutelleau et C^{ie} - Editeurs. Paris

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN, BOUTELLEAU & C^{ie}

VIENT DE PARAÎTRE :

AUX ÉDITIONS "ACTION"
COLLECTION "L'ART D'AUJOURD'HUI"

R. MORTIER

PAR

FERNAND FLEURET

Ouvrage orné de 14 reproductions dont 2 en couleurs
de l'œuvre du peintre, et d'un portrait par

LÉOPOLD SURVAGE

ÉDITION DE LUXE

10 exemplaires numérotés et signés sur
papier Hollande..... 50 fr.
50 exemplaires sur velin mat..... 20 fr.

ÉDITION ORDINAIRE

sur bouffant..... 5 fr.

À la même Librairie
LITTÉRATURE GÉNÉRALE
et Bibliothèque Cosmopolite

(Volumes à 5 fr. 75)

MAX STIRNER

L'Unique et sa Propriété

KROPOTKINE

La Conquête du Pain

IBSEN

L'Ennemi du Peuple

La Dame de la Mer

APOLLINAIRE

L'Hérésiarque & Cie

Faits divers

La vie parisienne est féconde en miracles. Baudelaire disait à peu près que le merveilleux nous enveloppe comme une atmosphère, un manteau d'air invisible. La poésie quotidienne de Paris ! elle éclate en caractères sanglants, tous les matins et tous les soirs, dans les journaux, sur les affiches. Le journal qui meurt sur ma table, les ailes ouvertes, m'apporte une rose fanée, un souvenir, un nom oublié. Mélancolie des vieux journaux ! Pauvres héros du jour ! Assassins, victimes, suicidés ! Nul ne sait plus vos noms écrits sur les feuilles d'imprimerie ! Feuilles mortes ! Mots usés ! Seuls, un amant désespéré, une femme en pleurs, vous repètent tout bas la nuit, entre deux rêves, mots vides, syllabes muettes !

Les faits divers sont la chronique du cœur humain, le petit écho des passions ; je me propose de l'éveiller et de le faire retentir dans vos cœurs, lecteurs sensibles qui lirez ces pages dans la douceur d'un soir d'été, assis à la fenêtre de votre chambre, près d'un jardin silencieux, comme je suis ce soir pour les écrire. Rien n'est plus agréable que d'évoquer les spectres inoffensifs ! J'éveillerai les morts et les mortes, j'ouvrirai leur cercueil, cassette de plomb, boîte de Pandore ou boîte à dominos, et, vampire sentimental, je boirai du sirop de cadavre à la santé de tous les bons vivants !

Anges musiciens ! Jouez de la Trompette ! Sonnez du cor ! Chérubins époumonnés ! Ou plutôt, vous démons ! C'est aujourd'hui le Jugement du Diable ! C'est aujourd'hui la fin du monde ! Je suis le Juge unique aux trois hypostases, Minos, Edque et Rhadamanthe ! Le poète à la voix mortelle ! Muses ! affublez-vous de fausses barbes et de masques ! Formez un jury sévère ! Absolvez les coupables ! Condamnez les innocents ! Enfin imitez la justice humaine et non la nature barbare.

Civilisation ! Tonneau des Danaïdes où les Parques versent notre sang ; Civilisation ! eau trouble où nagent les fausses naïades du Progrès ; Civilisation ! Terre Promise, mouvement perpétuel ! La vie moderne est rapide, profonde et dense. Il semble que le cœur batte plus vite qu'autrefois, d'ailleurs, peut-être n'est-ce qu'une illusion. Le progrès est un canard boiteux. On peint en rose la croûte terrestre, de plus en plus mince.

Mais si le cœur n'a pas changé, depuis Eve, le cœur féminin, on a modifié complètement la manière de s'en servir.

●
Une jeune fille.

Sans doute il est trop tard pour parler encore d'elle, dirait le poète de Margot.

... Une jeune fille aimait un aviateur. Un docteur allait l'épouser. Ce fut un poignard japonais qui trouva le chemin de son cœur. Moralité : On ne badine pas avec l'amour ou Qui s'y frotte s'y pique !

Les jeunes filles ne devraient se tuer qu'avec leur aiguille à broder ! La maladroite Dany ! C'est sans doute le démon de la perversité qui a poussé sa blanche main aux doigts trop souples !

Machines à écrire ! Pianos bavards ! Rythmez une marche funèbre pour la jeune dactylographe et que le vent emporte son cœur transpercé, comme une feuille morte.

Le soir, l'ange ou l'oiseau revient toujours au
[nid,

Ainsi remonte au ciel la petite Dany !

N, i, Ni ! C'est fini !

*Dans la prison de Nantes,
Y avait un prisonnier.*

C'était un matelot fidèle qui pour obéir à son quartier-maître avait jeté un petit commerçant dans la Loire. Mais celui-ci n'était pas mort. Le prétexte à cette noyade de Nantes : L'Amour que le quartier-maître Corentin Coïc ressentait pour la femme du petit commerçant noyé ! Jusqu'ici, rien de particulier. Simple égarement sentimental. Mais ce qui fut remarquable ! Ce qui fut merveilleux et humain ! C'est l'attitude du petit commerçant chez le Juge d'Instruction.

Monsieur Seveleder ! papetier de Nantes ! Vous êtes un héros et un martyr ! Vous avez défendu votre femme coupable contre les policiers qui voulaient l'arrêter ! Vous saviez qu'elle avait désiré votre mort pour épouser son amant et vous avez supplié le juge pour qu'il empêchât de tourner la roue aveugle de Thémis ! Monsieur Seveleder ! si les journaux disent la vérité, vous êtes l'égal des grands amants douloureux de la légende, le frère du More de Venise ou de Bruno le Cocu, magnifique !

Hélas ! j'écris votre nom sur le sable ! et bientôt personne ne s'en souviendra, pas même moi qui aurai d'autres héros quotidiens à célébrer : Une couronne de roses artificielles est sur ma table, symbole de la gloire menteuse des poètes, des papillons entrent dans ma chambre et meurent autour de la lampe allumée, allusions à la vie littéraire ! Il est tard, là-bas, dans un lointain quartier de Paris les machines d'imprimerie bâillent en attendant ma copie ! Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte ! Chers lecteurs bonsoir, j'évoquerai bientôt d'autres ombres.

GEORGES GABORY

GALERIE PAUL GUILLAUME

transférée

59, Rue La Boétie - PARIS

TABLEAUX

par

André Derain	Modigliani
Picasso	Matisse
Vlaminck	Utrillo
Léonardi	Marie Laurencin
Creixams	Max-Jacob
Renoir	Cézanne
Courbet	Claude Monet
Manet	Pissaro
Van Gogh	G. de Chirico
Marquet	Odilon-Redon
Daumier	Gauguin
Oppi	Sisley
Braque	Rouault
Bonnard	Vuillard
Delacroix	Carrière
Degas	Lautrec
Berthe Morisot	Henri-Rousseau

—
VENTE & ACHAT
—

ART NÈGRE

SIGNAUX

DE FRANCE ET DE BELGIQUE

Revue de Littérature paraissant
le 1 de chaque mois en fascicules
de quarante-huit pages au moins

COMITÉ DE RÉDACTION :

ANDRÉ DE RIDDER, FRANZ HELLENS
ANDRÉ SALMON, PAUL GUSTAVE VAN HECKE

Direction p^r la France
ANDRÉ SALMON
6, Rue Joseph-Bara, 6
PARIS, VI^e

Direction p^r la Belgique
FRANZ HELLENS
1385, Ch^{sée} de Waterloo
UCCLE (Bruxelles)

DANS LES PREMIERS FASCICULES, A PARTIR DU 1^{er} MAI :

Proses, vers et notes de : André Salmon, Jules Romains, Max Jacob, Paul Morand, Blaise Cendrars, Jean Paulhan, Neel Doff, Franz Hellens, Fernand Crommelinck, P.G. van Hecke, André de Ridder, Melot du Dy, O. F. Perier, Paul Fierens, Léon Chenoy, etc., etc.

L'Administration et les Bureaux de la revue se trouvent à ANVERS, chez l'éditeur L. OPDEBEEK, 47, rue St-Willebrord. Bureau de l'Administration à PARIS : 39, rue de l'Arbalète, V^e.

*Prix de l'abonnement : 30 fr. par an.
20 ex. sur Van Gelder à 100 fr. l'abonnement.*

ÉDITIONS DE LA GALERIE SIMON

29^{bis}, RUE D'ASTORG
PARIS VIII^e
(PRÈS SAINT-AUGUSTIN)

Vient de paraître :

LES PÉLICAN PAR RAYMOND RADIGUET

Illustré d'Eaux fortes
par HENRI LAURENS

90 ex. sur papier Hollande Van Gelder .. . 115 fr.
10 ex. sur Japon des Manufact^{res} Impériales 225 fr.

OUVRAGES REÇUS

Livres

Nous signalons dans cette rubrique les ouvrages qui semblent se justifier au choix des lecteurs, soit par leur valeur littéraire ou documentaire, soit par leur intérêt bibliographique.

Max Jacob. Le Laboratoire central. — *Max Jacob.* Dos d'Arlequin. — *Henri Hertz.* Sorties. — *P. Mac Orlan.* A bord de l'Etoile Matutine. — *Fernand Fleuret.* Robert Mortier. — *F. Cromelynck.* Les amants puérils. — *G. Ribemont Dessaigne.* L'empereur de Chine. — *Washington Irving.* Contes de l'Alhambra. — *F. Carco.* Les humoristes. — *R. Avermaete.* La conjuration des chats. — *A. Volard.* Renoir. — *Louis Aragon.* Anicet. — *Albert Jean.* La ville de joie. — *William Lequeux.* Le ministre du mal. — *Joris Minne.* Cornemuse. — *Jean Cocteau.* La noce massacrée. — *G. Duhamel.* L'Œuvre des Athlètes. — *Louis Codet.* La fortune de Bécot. — *Jean Schlumberger.* Un homme heureux. — *André Thérive.* L'expatrié. — *Jérôme K. Jérôme.* Trois hommes dans un bateau. *Georges Gabory.* Cœurs à prendre.

Voyage en autobus. *Marcel Sauvage.* Edition : Liber. — « Chante $A^2 X^2 + X \dots$ » Les rossignols ne font plus leurs nids que dans les échafaudages et les pylônes de T. S. F., et il n'est plus de roses qu'électriques, qui s'effeuillent le soir au faite des maisons et à l'extrémité de la perche des tramways.

« Chante $A^2 X^2 + X \dots$ » Mélusine et Viviane sont contrôleuses au métropolitain et Antyphilos, le dernier des satyres est sottement mort dans un accident de chemin de fer. Il n'est d'autre légende que celle de l'autobus fantôme que conduit un automate de cuir et qui court après l'éternité ; ou celle de l'aéroplane géant qui s'amusa un soir à éteindre toutes les étoiles et à décrocher la lune qui cachait une fraction du ciel. Aujourd'hui la machine est devenue poème, et la vie est un piano mécanique à morceaux interchangeables. De temps à autre, un poète recueille ces chants que nous ne connaissons pas, et nous en fait présent. C'est ainsi que Marcel Sauvage nous a donné « Voyage en Autobus » où il parle des vingt-quatre stations de Montmartre à la Place Saint-Michel.

Lorsque j'ouvris ce livre, il s'en échappa un troupeau fantasque d'images bondissantes qui se mirent à danser une farandole joyeuse autour de moi, puis, sagement, regagnèrent

leur place en ces feuillets imprimés avec le goût et le luxe adéquat, à la beauté de leurs hôtes.

A. DULUC.

Les Œuvres satyriques du sieur de Sigogne, avec un discours préliminaire de *Fernand Fleuret et Louis Perceau*. Edition : Bibliothèque des Curieux. — Ici, l'érudition participe du charme de deux esprits subtils et diserts. Elle a figure aimable, et frôle, sans se salir, un borborygme malodorant. Officier de la Ligue sous Mayenne, proxénète, puis délateur de :

*Ce grand Henry qui souloit estre
L'effroi de l'Espagnol hautain,
Fuit aujourd'huy devant un prestre
Et suit le cu d'une putain.*

Vice-amiral, gouverneur de la place de Dieppe, diplomate maladroit, Charles Timoléon de Beauxoncles, seigneur de Sigogne, porta jusqu'à la cour sa verve grossière et truculente. Telle faconde dut plaire, un temps, au roi qui devait sa fortune à celle des armes. Pierre de l'Estoile put dire : « M. de Sigogne, gouverneur de Dieppe, duquel on disait que le gouvernement d'un haras de garces et guildines eut esté plus propre que celui d'une telle ville : aussi estoit-il parvenu par le maquignonage et sale trafic de ceste marchandise ». Homme hardi, parfois téméraire, mais d'esprit vil et bas, Sigogne, apollon embrenné, s'exprime en un langage vulgaire, mais rude et sans artifices. Dans le discours préliminaire de MM. Fleuret et Perceau, les curieux trouveront quelques détails inattendus sur la fin d'Henri IV, la vie mouvementée de Sigogne dont l'œuvre à sa place dans toute bibliothèque de lettré.

Renoir. *Ambroise Vollard*. Edit. Crès. — Ce livre peut sembler irrespectueux à certains, il n'en est pas moins fort amusant et très sympathique. Ici, on ne trouvera pas un dieu, mais un homme, amoureux des belles formes et qui pronait moins la quatrième dimension qu'une jolie paire de fesses. L'ouvrage est bourré d'anecdotes amusantes ou pathétiques.

Les amants puérils. Edition : La Sirène. — Si *Crommelynck* veut enfin aborder l'étude des grands caractères, ou la satire des mœurs de son temps, il sera le grand dramaturge de cette époque, dont le sublime comique reste Bernard Shaw.

Anicet. *Louis Aragon*. Edition : La Nouvelle Revue Française. — Autour de « l'Ennemi des lois » gravitaient des idées, autour d'« Anicet » gravitent les faits. Chez leurs auteurs, même goût pour le paradoxe aisé, même absence de scrupules, même

ignorance de la vie dès qu'elle dépasse l'école ou le salon. Ils ne connaissent que les rues bien fréquentées, les personnes audacieuses en paroles, les douleurs aimables. Dans l'artificialité de la convention, l'organisation de la bonne petite carrière littéraire se prépare. Dada pullule de futurs Barrès, en lequel il se reconnaît.

Anicet : « Gil Blas lu à travers le monocle de Max Jacob—la boîte du prestidigitateur—livre sans indulgence, mais non sans suffisance. L'auteur n'a peut-être pas lu tous les livres, mais de ceux qu'il connaît il se sert élégamment, livre de vieillesse. Louis Aragon ne commence pas. Il finit. »

Voici le premier roman « Dada » réalisé. Roman picaresque et qui situe Aragon comme un excellent conteur. Son esprit ingénieux et subtil a tiré parti de la chronique de ce temps enrichie d'une imagination de bonne compagnie. Gracieux et légèrement ironique, c'est un récit spirituel et presque toujours plaisant. La réalité y côtoie la fable, et l'imagination supplée au défaut de documentation. Dès l'abord, on approche l'auteur qui se complaît à décevoir, léger et indifférent envers la vie de ses personnages. Ce n'est qu'en apparence qu'il les laisse aller à l'aventure. Il sait préparer une situation, un coup de théâtre. Il est roué, mais charmant. Le monde ne le trompe guère, et son esprit lui donne une prudence que l'on aurait tort de prendre pour doute systématique. Il est cruel, sauf pour la créature dont il peut attendre une joie, égoïste, théâtral et ingénu, et singulièrement romantique.

L'Empereur de Chine. Edit. : Au Sans Pareil. — *Georges Ribemont Dessaigne* reste un enfant prodige. Tête monstrueuse au front lourd, sa bouche et son œil sont réminiscence de ceux de Socrate. Un Duhamel se sert de la brosse à dents de son grand-père, couche avec l'essuie-plumes de son bougnat, et boit dans les verres des hôpitaux. La phrase de Ribemont Dessaigne est comme une belle femme d'acier sortant d'usine, vêtue d'une fine chemise d'huile et que le doigt ternit. Comme Hamlet, il brise son verre afin que d'autres n'y boivent point.

La ville de joie. *Albert Jean*. Edit. : La Renaissance du livre. — Roman hygiénique et balnéaire, où circulent, parmi les valises en cuir fauve, les cigarettes anglaises, les complets de tennis, les porto flips, les jazz, la roulette, et tous les accessoires des romans « bien parisiens », deux madames, l'une qui a trop lu Zola, et l'autre qui a trop fréquenté Barrès.

Vagabondages. *Gustave Coquirot*. Edit. : Ollendorff. — Quand on dit léger comme une

LA GRAVURE SUR BOIS PRIMITIVE



ES préoccupations d'ordre esthétique conduisirent l'artiste du xx^e siècle vers la gravure sur bois ; ce fut dans ses recherches pour élargir et rendre plus puissants les moyens d'expression qu'il y fut amené. Il y eut recours, mû par le désir de concevoir et de créer à la manière des artisans d'autrefois. Le bois satisfit (presque exclusivement tout d'abord) à son désir de retour vers la façon primitive de concevoir et d'exécuter ; il lui semble être le moyen qui se prête le mieux à ces intentions. Tout autres étaient les intentions et les considérations qui aux 14^e et 15^e siècles

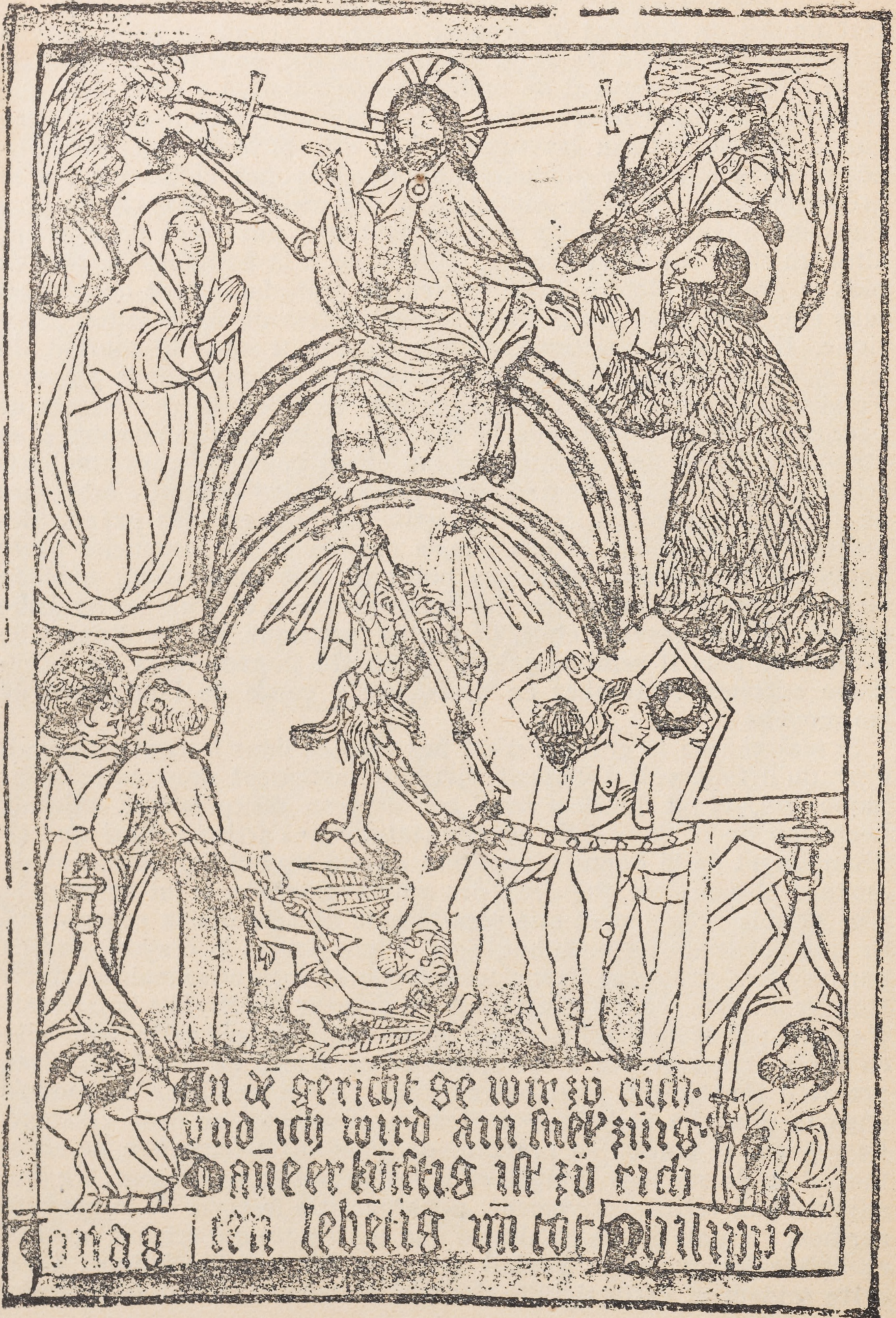
transformèrent les enlumineurs en graveurs.

La gravure sur bois n'était alors rien d'autre qu'un moyen de reproduction et de vulgarisation. Elle était pour l'époque à peu près ce qu'est l'autotypie pour la nôtre. Il serait donc faux de rattacher une nouvelle manière d'expression à l'apparition de la gravure sur bois. Si nous partons, ainsi qu'on le fait volontiers de nos jours, de ces inventions d'expression nous pouvons affirmer que l'on ne pensait alors qu'à une transposition du dessin à la plume sur la planche d'imprimerie. On voulait reproduire facilement et en grand nombre, au lieu d'avoir à les dessiner chaque fois à nouveau, les cartes à jouer, les calendriers, les images de piété, qui étaient toujours de la même facture. Il va sans dire que nous trouvons dans la technique nouvelle la tendance de s'adapter autant que possible à l'ancien mode d'expression. Si, en gravant le dessin, il résultait quelque chose d'assez fruste et anguleux en comparaison du dessin fait à la plume, ce n'était que par la maladresse des ouvriers inexpérimentés qui appliquaient cette technique incapable de reproduire la souplesse du trait calligraphique ; du reste nous voyons aussi l'effort pour vaincre cette imperfection. Mais il serait faux de voir dans ce que Worringer a si justement nommé « une grossièreté inhérente à la



technique » un élément de premier ordre et fécond au point de vue artistique. Si, dans la tradition des artisans, qui, pour tout ce qui était de la forme, s'inspiraient de préférence du passé, il y avait déjà une certaine tendance conservatrice, cette tendance était encore renforcée par la technique de la gravure sur bois qui est basée sur le style linéaire du dessin à la plume, tandis que l'époque commençait à se préoccuper du problème pictural, et des couleurs de plus en plus finement nuancées. La gravure en tant que pur tracé de contour, ainsi qu'elle était alors conçue, n'était pas à la hauteur. De plus en plus la gravure n'était qu'un moyen de reproduction et de plus en plus elle s'éloignait des tendances des maîtres du mouvement artistique. Il est caractéristique de voir comment dans le courant du xv^e siècle, la miniature elle aussi évolue en s'éloignant de la gravure. Tandis que les industries qui répondent aux besoins des masses ne pouvaient plus se passer de la gravure et devaient s'adapter à sa technique, l'élite des enlumineurs qui créait pour quelques amateurs éclairés et exigeants s'adonnait aux problèmes de l'époque, c'est-à-dire au réalisme qui exigeait une diversité de plus en plus grande des moyens d'expression. Tandis que la gravure d'une simplicité toute populaire conservait, même au point de vue inspiration, quelque chose de fruste, la miniature devenait spirituelle et d'un modernisme raffiné. Plus la gravure était, de par sa technique, exclue d'une telle évolution, plus il semble qu'elle aurait dû donner dans un éclectisme extrême et tomber en décadence à cause de l'indigence de ses moyens.

Si malgré cela la gravure n'est pas tombée dans le conventionnel, c'est qu'il faut voir l'élément vivifiant justement dans cette technique qui, étant limitée dans ses moyens d'expression, exigeait beaucoup de la faculté de représentation de l'artisan, ainsi que sa discipline et de la bonne répartition de son travail. Car disposant de moyens plus limités que ceux des autres procédés, il lui fallait une plus grande précision et une plus grande netteté dès la conception. Ce que l'artiste d'aujourd'hui, dont le pinceau et le crayon glissent par trop facilement sur les surfaces, demande, lorsque sa main souhaite trouver un arrêt et des résistances, le graveur d'autrefois le trouvait d'emblée ; c'est cela qui donna à la gravure sur bois cette simplicité enviable et qui enleva à ses sujets ce caractère de flou et d'effacé propre à tout ce qui n'est pas original. La transposition du modèle dans la nouvelle technique devint en elle-même un acte créateur. Le graveur se trouva en présence de possibilités formelles, de résistances et de moyens limités et il les ressentit naïvement. Ce qui aujourd'hui, rétrospectivement, nous paraît « le style de la gravure sur bois » n'était que le résultat d'une contrainte qui rendait inventif et habile lorsqu'on ne voulait pas sacrifier à la technique. C'est cette raideur et cette rigidité dont la décadence voulut se défendre



An d' gericht se wir zu richt.
und ich wird am suet zung.
Dane erküftig ist zu rich

sondag ten lebendig un tot philipp?

qui témoignent de l'effort de la création. Ce qui fait à nos yeux la valeur de la gravure sur bois primitive, c'est précisément ce que l'imagination naïve de l'artisan ressentit en présence d'une technique exigeante.

Le graveur sur bois primitif s'applique à maintenir son sujet dans la surface et à obtenir dans chaque division du plan, sans tomber dans le schéma, des segments cernés d'un tracé linéaire et qui n'exigeront pas une grande habileté quand il faudra les colorier. Le feuillage, la chevelure, les richers, les draperies des vêtements sont préparés de telle façon que le peintre n'a plus qu'à suivre machinalement toutes ces indications et même lorsque — ce qui arrivait le plus souvent — il y appliquait sommairement la peinture il était facile d'obtenir une certaine fermeté de structure. Ce procédé de la division du plan en parties bien limitées, qui transforme le feuillage en rosaces si éminemment décoratives rappelle la peinture sur verre et en effet, en se basant sur la façon dont est trouvé le feuillage sur la planche du Christophorus qui est le type de la gravure du 15^e siècle, on a cru pouvoir établir des analogies avec la peinture sur verre. Mais cette façon de traiter les détails, qui nous apparaît encore plus clairement lorsque nous considérons cette planche du point de vue du graveur sur bois, ne va pas jusqu'à porter préjudice à l'ensemble décoratif. L'unité de construction, l'équilibre intérieur des plans, la distribution des masses sont étonnants. Certes, il y demeure encore quelque chose des vitraux, des fresques et du caractère monumental de la page des incunables du moyen âge. Mais les masses qui forment la surface des plans sont construites avec une grande sûreté instinctive. Dans la valeur des noirs et des blancs, il y a quelque chose du fondu des tapisseries. La manière dont sont équilibrées les parties en épargne avec leur ornementation croisillée, montre cette sûreté instinctive qui donnera à ces planches, ainsi qu'aux illustrations primitives des livres, cette force, qui dépasse de beaucoup le caractère purement décoratif.

La technique avait, dans une certaine mesure, à souligner ce relief. Le graveur ne doit pas dépasser certaines limites, du reste les premiers graveurs ne voulaient rien qu'établir le plus simplement possible des planches à imprimer. Le graveur doit viser une certaine sobriété à laquelle n'est pas astreint le dessinateur, auquel il importe peu — à moins que ne le retiennent des intentions de style — de préciser avec quelques traits de plus ou de moins. Le xylographe doit toujours penser à la transposition, à la difficulté et à la fatigue de la taille du bois et s'il est un artisan consciencieux il tâchera d'atteindre le maximum de précision avec le minimum de moyens et notamment avec des moyens adaptés à la technique. Dès la conception il commencera à éliminer ce qui pourrait compliquer l'exécution. L'idée du limité de la technique, de la difficulté du travail rendue plus grande par des buts trop éloignés agit comme un filtre qui retient de l'invention tout

Per hanc bestiam antichristus
designatur. et dicitur esse lo-
quens blasphemias magnas. et
de se ipso dicens se esse filium dei
et blasphemans de deo —

et data est illi potestas face-
rentes quadraginta duas
distinctiones videtur ut vitam
hominum in nullo tempore. et in-
tabz eius cum dominis et oes
gentes sibi subicere et ad-
cultura sua genus huma-
ni preter paucos clericos
possit perducere —



Et data est ei potestas in oem tribum et
populum et linguam et gentem et adoraverunt
eam omnes qui habitant terram
quorum nomina sunt scripta in libro vite
quia omnis est ab origine mundi si quis
habet aures audiat Qui incipitatem
dixerit incipitatem vadit Qui in gla-
dio occiderit oportet eum in gladio occidi
hinc paciencia et fides sanctorum

ce qui pourrait nuire à l'exécution. Ceci tout spécialement chez le graveur sur bois primitif, chez qui il faut supposer une très grande conscience d'artisan et dont le style linéaire imposait un mode de travail très économique.

Tandis que de nos jours le graveur sur bois aime à opposer les unes aux autres des surfaces plus ou moins étendues, la gravure primitive — ne fût-ce qu'à cause de plus grandes facilités d'impression — se limite à la structure linéaire.

Dans le dessin le tracé s'obtient de la manière suivante : le crayon ou la plume grave sur le fond ; ici la ligne naît en quelque sorte d'un procédé direct. Des deux côtés le bois est découpé de façon qu'il ne demeure qu'une bande étroite de la largeur d'une ligne, qui à l'impression apparaîtra noire sur le fond clair. Inutile de dire qu'il est assez difficile de corriger un trait une fois découpé, voire de remplacer des morceaux enlevés, ce qui exige un procédé très minutieux. C'est précisément cette manière de travailler, caractéristique de la gravure sur bois, qui suppose de la réflexion et une grande sûreté de main. C'est donc par précaution et par un certain manque d'habileté que les graveurs primitifs ont eu souci de laisser des tracés d'une certaine largeur. C'est là l'origine de ce dessin aux grandes lignes grossières, frustes et vigoureuses, qui font pour nous le plus grand charme de la gravure sur bois.

Pour celui qui a bien saisi l'esprit de la technique de la gravure sur bois il va de soi qu'il était le plus facile de découper de petites superficies dont les contours n'étaient pas trop précis, comme par exemple, les rosaces de feuillage. Les parties cernées qui laissent un certain jeu à la main, résultant naturellement du découpage. Par contre les grandes lignes non brisées — rappelant le style gothique — exigent une grande précision d'expression. Si leur goût et leurs sujets poussaient toujours les graveurs vers cette tâche qui était la plus difficile pour eux, il y faut voir un argument contre une conception mécanique de l'art dans laquelle les motifs d'ordre idéal et spirituel n'entreraient pas en ligne de compte. La caractéristique de ces bois primitifs, leur force de structure, repose justement sur l'ampleur de la ligne qui au travail avec le couteau a souvent donné quelque chose d'anguleux et de raide. Ce n'est pas pur hasard si la gravure — même au point de vue inspiration — perd de son caractère au moment où elle renonce à ces facteurs : c'est-à-dire lorsqu'avec les illustrations pour la chronique de Schedel (imprimée en 1499 par Antoine Roburger à Nuremberg) le dessinateur prime, le dessinateur de la Renaissance qui ne veut être que dessinateur, non artisan et qui ne tient plus aucun compte des exigences de la taille, qui fait de la gravure sur bois comme un simple praticien.

PAUL WESTHEIM.

* Extrait de *Holzschnittbuch* de Paul Westheim, édition Gustave Kiepenheuer, Potsdam.

Eloge des Critiques

Ce n'est pas le hasard qui m'a fait choisir ce sujet. C'est la reconnaissance, car je suis aussi reconnaissant que reconnaissable.

J'ai fait l'an dernier, plusieurs conférences sur « l'Intelligence et la Musicalité chez les animaux ».

Aujourd'hui je vous parlerai de l'« Intelligence et la musicalité chez les critiques ». C'est à peu près le même thème, avec modifications, bien entendu.

Des amis m'ont dit que ce sujet était ingrat. Pourquoi ingrat ? Il n'y a là aucune ingratitude ; du moins, je ne vois pas où elle se tient : Je ferai donc froidement l'éloge des critiques.

On ne connaît pas assez les critiques ; on ignore ce qu'ils ont fait, ce qu'ils sont capables de faire. En un mot, ils sont aussi méconnus que les animaux ; bien que, comme ceux-ci, ils aient leur utilité.

Oui, ils ne sont pas seulement les créateurs de l'Art critique, ce Maître de tous les Arts, ils sont les premiers penseurs du Monde, les libres-penseurs mondains, si l'on peut dire.

Du reste, c'est un critique qui posa pour le « PENSEUR » de Rodin. J'ai appris ce fait par un critique, il y a quinze jours, trois semaines au plus. Cela m'a fait plaisir, beaucoup de plaisir. Rodin avait un faible pour les critiques, un grand faible...

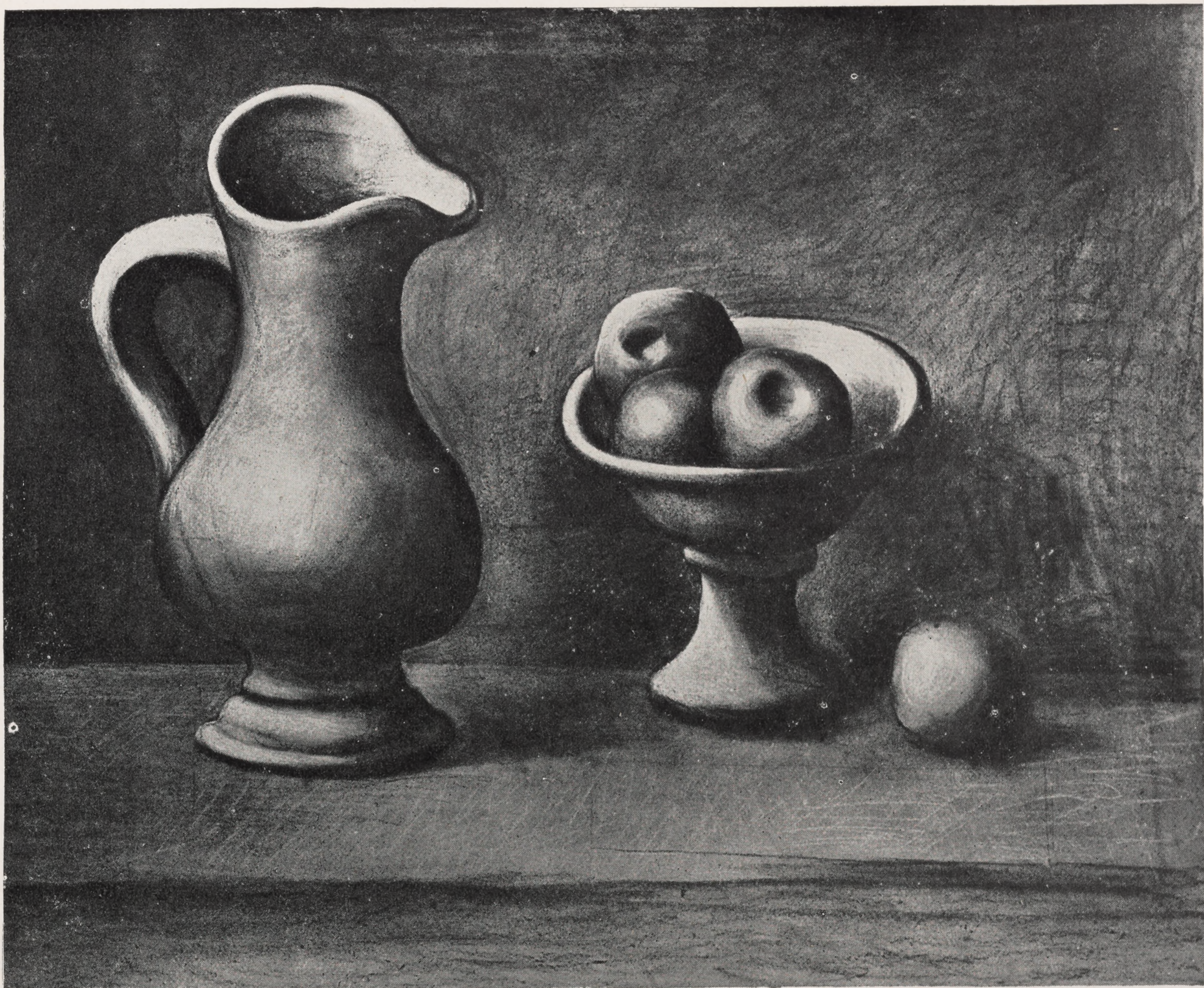
Leurs conseils lui étaient chers, très chers, trop chers, hors de prix.

Il y a trois sortes de critiques : ceux qui ont de l'importance ; ceux qui en ont moins ; ceux qui n'en ont pas du tout. Les deux dernières sortes n'existent pas : tous les critiques ont de l'importance...

* * *

Physiquement, le critique est d'aspect grave. C'est un type dans le genre du contrebasson. Il est lui-même un centre, un centre de gravité. S'il rit, il ne rit que d'un œil, soit du bon, soit du mauvais. Toujours très aimable avec les Dames, il tient les Messieurs à distance, tranquillement. En un mot, il est assez intimidant, bien que très agréable, à voir. C'est un homme sérieux, sérieux comme un Bouda, un boudin noir, évidemment. La médiocrité, l'incapacité, ne se rencontrent pas chez les critiques. Un critique médiocre, ou incapable serait la risée de ses confrères ; il lui serait impossible d'exercer sa profession, son sacerdoce, veux-je dire, car il lui faudrait quitter son pays même natal ; et toutes les portes lui seraient fermées ; sa vie ne serait plus qu'un long supplice, terrible de monotonie.

L'Artiste n'est qu'un rêveur, en somme ; le critique, lui, a la conscience du réel, et la sienne, en plus. Un artiste peut être imité ;



PICASSO



VLAMINCK

le critique est inimitable, et impayable. Comment pourrait-on imiter un critique ? Je me le demande. Du reste, l'intérêt serait mince, très mince. Nous avons l'original, IL NOUS SUFFIT. Celui qui a dit que la critique était aisée n'a pas dit quelque chose de bien remarquable. C'est même honteux d'avoir dit cela : on devrait le poursuivre, pendant au moins un kilomètre ou deux.

L'homme qui écrit une telle chose. Peut-être le regretta-t-il, ce propos ? C'est possible, c'est à souhaiter, C'EST CERTAIN.

* * *

Le cerveau du critique est un magasin, un grand magasin. On y trouve de tout : Orthopédie, sciences, literie, arts, couvertures de voyage, grand choix de mobiliers, papiers à lettres français et étrangers, articles pour fumeurs, ganterie, parapluies, lainages, chapeaux, sports, cannes, optique, parfumerie, etc...Le critique sait tout, voit tout, dit tout, entend tout, touche à tout, remue tout, mange de tout, confond tout, et n'en pense pas moins. Quel homme !! Qu'on se le dise !!! Tous nos articles sont garantis !!! Pendant les chaleurs, la marchandise est dans l'intérieur !!! DANS L'INTÉRIEUR DU CRITIQUE !! Voyez !! Rendez-vous compte, mais ne touchez pas !!! C'est unique. Incroyable.

Le critique est aussi une vigie, une bouée, peut-on ajouter. Il signale les récifs qui bordent les côtes de l'Esprit Humain. Près de ces côtes, de ces fausses côtes, le critique veille, superbe de clairvoyance de loin, il a un peu l'air d'une borne, mais d'une borne sympathique, intelligente.

Comment parvient-il à cette haute situation, à cette situation de bouée, de borne ?

Par son mérite, son mérite agricole et personnel. Je dis « Agricole », parce qu'il cultive l'amour du Juste et du Beau. Nous arrivons à un point délicat. Les critiques sont recrutés au choix, comme les produits dits de choix, extra-supérieurs, de première qualité.

C'est le Directeur d'un journal, d'une revue, ou de tout autre périodique, qui découvre le critique nécessaire à la bonne composition de sa rédaction. AUCUNE RECOMMANDATION NE PEUT AGIR. Il le découvre à la suite d'un sévère examen, d'un examen de conscience. Cet examen est très long et très pénible, aussi bien pour le critique que pour le Directeur. L'un, interroge ; l'autre, se méfie. C'est une lutte angoissante, pleine d'inattendu. Toutes les ruses sont employées de part et d'autre. Enfin, le Directeur est vaincu. C'est ce qui arrive ordinairement si le critique est de bonne race, et si son entraînement a été soigneusement conçu. Le Directeur est absorbé, résorbé par le critique.

Il est rare que le Directeur en réchappe.

* * *

Le vrai sens critique ne consiste pas à se critiquer soi-même, mais à critiquer les autres ; et la poutre que l'on a dans l'œil, n'empêche nullement de voir la paille qui est dans celui de son voisin : dans ce cas, la poutre devient une longue-vue, très longue, qui grossit la paille d'une façon démesurée.

* * *

On ne saurait trop admirer le courage du premier critique qui se présenta dans le monde. Les gens grossiers de la Vieille Nuit des Temps durent le recevoir à grands coups de souliers dans le ventre, ne se rendant point compte qu'il était un précurseur digne de vénération. A sa manière, ce fut un héros.

Les deuxième, troisième, quatrième et cinquième critiques ne furent certainement pas mieux reçus, ... mais aidèrent à créer un précédent : L'art critique se donnait le jour à lui-même. Ce fut son premier jour de l'an. Longtemps après, ces Bienfaiteurs de l'Humanité, surent mieux s'organiser ; ils fondèrent des Syndicats de la critique dans toutes les grandes capitales. Les critiques devinrent ainsi des personnages considérables, ce qui prouve que la vertu est toujours récompensée. Du coup, les artistes étaient bridés, soumis comme des chats-tigres. Il est juste que les Artistes soient guidés par les critiques. Je n'ai jamais compris la susceptibilité des Artistes devant les avertissements des critiques. Je crois qu'il y a là de l'orgueil, un orgueil mal placé, qui déplaît. Les artistes gagneraient à mieux vénérer les critiques ; à les écouter respectueusement ; à les aimer, même ; à les inviter souvent à la table de famille, entre l'oncle et le grand-père. Qu'ils suivent mon exemple, mon bon exemple, je suis ébloui par la présence d'un critique, son éclat est tel, que je cligne des yeux pendant plus d'une heure ; je baise la trace de ses pantoufles ; je bois ses paroles dans un grand verre à pied, par politesse. J'ai beaucoup étudié les mœurs des animaux. Hélas, ils n'ont pas de critiques. Cet Art leur est étranger ; du moins, je ne connais aucun ouvrage de ce genre dans les archives de mes animaux. Peut-être, mes amis critiques en connaissent-ils un, ou plusieurs. Qu'ils soient assez gentils pour le dire, le plus tôt possible serait le mieux. Oui, les animaux n'ont pas de critiques. Le loup ne critique pas le mouton : il le mange ; non pas qu'il méprise l'art du mouton, mais parce qu'il admire la chair, et même les os du laineux animal, si bon, si bon en ragoût.

Il nous faut une discipline de fer, ou de tout autre métal. Seuls, les critiques peuvent l'imposer, la faire observer, de loin. Ils ne demandent qu'à nous inculquer les excellents principes de l'obéissance. Celui qui désobéit est bien à plaindre, ne pas obéir est bien

triste. Mais il ne faut pas obéir à ses mauvaises passions, même si elles nous en donnent l'ordre elles-mêmes. A quoi reconnaît-on que des passions sont mauvaises, mauvaises comme la gale ? oui, à quoi ?

Au plaisir que l'on prend à s'y abandonner, à s'y livrer, ET QU'ELLES DÉPLAISENT AUX CRITIQUES.

Eux n'ont pas de mauvaises passions. Comment en auraient-ils, les braves gens ? Ils n'ont pas de passions du tout, *aucune*. Toujours calmes, ils ne songent qu'à leur devoir, corriger les défauts du pauvre monde, et s'en faire un revenu convenable, pour s'acheter du tabac, tout simplement.

C'est là leur tâche. Cette tâche incombe à ces hommes de bons conseils ; parce qu'ils en ont mille pour un, des conseils, des conseils régionaux.

* * *

Remercions-les de tous les sacrifices qu'ils font journellement pour notre bien, pour notre seul bien; demandons à la Providence de les protéger contre les maladies de toutes sortes ; de les éloigner des ennuis de tous genres ; de leur accorder un grand nombre d'enfants de toute espèce, qui continuent la leur. Ces souhaits ne peuvent leur faire ni bien ni mal. En tous cas, cela leur fera une belle jambe.
.pour écrire.

ERIK SATIE.

Saint-André

fragments

Avec Simon qui plus tard sera Pierre,
Lequel était l'aîné ? — comme toi pêcheur ainsi que fut ton père,
Tu prends au lac de Génézareth
Le poisson d'eau douce blanc et plat qui sent la vase et que les pauvres
dévorent jusqu'aux arêtes,
Le Fils décidera d'en faire son monogramme.
Capharnaüm n'est pas une importante station
Sur la route des donneurs de fêtes et de drames,
On y manque de distractions.
Ton seul plaisir partagé de Simon
N'est-ce d'entendre le sermon
Et de chanter après, à pleine voix grave, sous les voûtes nues
de la Synagogue ?

Ceci est le Prologue.

Homme de peu de foi
 La foi habite en toi
 Mais tant de foi que tu prodigues
 Te laisse ivre de fatigue
 Homme de peu de foi
 Exténué de foi.
 Si c'est face je crois en Dieu.
 Pile !.. Parbleu !.. Satan dispose du revers
 Mais tu triches et tempères le jeu
 On a droit à deux coups !.. Tu l'as lu !.. Tu le soutiendras devers
 Toi-même. Pile ! encore. Ah ! ton obstination
 Qu'est-ce donc ? Malechance
 Bénéfique entre toutes
 Et tu restes stupide, envahi de pensées
 Et de bonnes raisons par faveur insensées
 Une bête que l'Ange enfourche en sa chevance
 Tu voudrais, et tu n'oses,
 Tu es homme, un homme affaibli par les gloses ;
 L'Ange ou ton saint Patron te parle, écoute !
 Tu n'entends pas ? Qu'importe !
 La montagne s'abaisse et l'ouragan ouvre la porte
 Le mystère accueilli cajole ta souffrance
 Homme que son peu de foi livre à la Sainte Espérance.

L'ESPÉRANCE

Etre le sujet de l'objet
 Croire ! Attendre !
 Trouver dans le retard une raison plus tendre
 De prendre patience
 Et de faire du désir permanent une science.
 A Bordeaux, sous la pluie,
 Racolé par une fille sèche, aux yeux de suie
 J'ai découvert Saint Projet
 Un quartier, une fontaine et une enseigne
 De mastroquet et la façade rouge du sang d'un flanc qui saigne
 Mais je n'ai pas trouvé l'église,
 La fille me disait : « C'est chez Madame Elise. »
 Je n'ai pas trouvé la paroisse.
 La fille me disait : « Ce mois-ci, c'est la poisse ! »
 Saint Projet ?.. Une église ?.. A quoi bon ?
 L'autel est vagabond.

LA CHARITÉ

La fille eut son argent sans peine,
La fille eut son argent sans se multiplier,
La fille eut son argent et ce fut une aubaine,
Car sous la main du mâle elle n'a pas plié,
La fille eut son argent sans relever ses jupes
Trop haut et sans l'ennui de douter d'une dupe
La fille eut son argent sans engager son âme,
La fille eut son argent sans avilir son corps
La fille eut son argent sans user à la flamme
Du faux plaisir ce qui d'humain lui reste encore
La fille eut son argent sans jouer au jeu infâme,
Sans mimer l'innocence et sa joie et ses pleurs
La fille eut le cadeau que l'homme fait à la femme,
Comme on offre un bijou, comme on offre des fleurs
Mais pour ne pas troubler trop cette âme de l'ombre d'un nouveau
malheur,
Comme elle était la fille et que j'étais le pante,
En riant j'ai glissé le billet dans son bas,
La seule charité, Seigneur, est militante.



Dis encore, ô toi qui tant de fois dit oui à ceux qui voulaient dire non.
A ces hommes violents et doux soumis aux fièvres de la femme,
Dis-leur, dis à mes nouveaux compagnons
De se garder de détruire pour ranimer la flamme
Et préparer l'aurore
Le dernier bout de luminion !
Dis-leur de ne point rire, à tous ces incrédules
Dis-leur que l'heure n'est rien que marquent les pendules
Dis-leur de ne point rire des anciens Catéchismes
Protège-les contre ces vanités qui sont des égoïsmes
Dis-leur que le Catéchisme c'était une espèce d'Almanach
de la Vie Future
Et que l'art, la beauté, la bonté, la liberté et ce qu'ils
nomment candidement la justice
Ne relève que de la Vie Future
Redis-leur que Jésus dont tu fus secrétaire
Gouverne la Chartreuse dont ils sont les novices.
Quels beaux matins valent nos nuits futures ?
Rien ne vaut que le futur !
Quelle vie est désirable, hors la Vie Future ?
Aujourd'hui, c'est hier déjà

Rien ne vaut que demain
Ce qui fait la beauté, la grandeur du fleuve c'est toujours l'autre rive,
On vit mieux dans cette espérance d'enfin mourir pour être né,
Et vous-même réglez
Dans l'attente, Seigneur, que votre Règne arrive !

ANDRÉ SALMON.

Poèmes en prose

Les dents de ma bien-aimée sont moins blanches que les voiles
de ce corsaire ; son ventre moins poli que n'était l'Atlantique ce jour-là.

Si doux, si doux, si doux était le vent dans les cordages qu'on
aurait dit un chant de harpe.

Si doux, si doux, si doux, le chant des matelots qu'on aurait dit
celui des vagues.

« Nous avons saisi toutes les lunettes que l'Allemagne exportait,
me dit le capitaine en sortant de la poche une poignée de montures
en or, et toutes les affiches contre la licence des rues.

— Et vous n'avez pas de remords !

Il me montra la Vierge Marie sculptée à la poupe du bateau.

« Le pavillon bleu couvre le pavillon noir ! »

— Est-ce que vous mangez maigre le vendredi saint ?

— Oui ! nous mangeons maigre. C'est la dernière concession
que mon mari m'ait faite. Nous faisons maigre le vendredi saint :
ce jour-là, nous réunissons le vicaire, l'abbé Jules et le secrétaire de
l'évêché ; nous offrons à ces messieurs un déjeuner fin. Il faut bien
avoir un peu de religion, n'est-ce pas ?

— Ce doit être difficile de composer un déjeuner maigre.

— Mon Dieu ! non, madame, on a la ressource des timbales,
des pâtisseries, de la volaille et des poissons.

— On peut encore faire un joli déjeuner de gourmets. Qui dit
gourmet ne dit pas gourmand. Mon mari ne fait pas maigre le
Vendredi Saint, mais moi je fais maigre en cachette.

— En cachette ?

— Oui ! je dis que je n'ai pas faim et je ne mange que du dessert.

— C'est le meilleur ! J'adore le dessert.

Vous parlez ainsi, mesdames ! et cela ne vous empêche pas de
jeter les hauts cris « O scandale ! » si j'aborde avec un semblant d'ir-
respect le problème simple du Vendredi Saint, et le mystère des para-
boles chrétiennes.

MAX JACOB.

Chansons nègres

Recueillies par Carl Einstein

Chansons pour danser

I

Baluba

Lune
Lune
Meurs-tu aussi ?
Mais aujourd'hui je te vois
Je veux enguirlander ta tête
Avec des plumes de sang rouge

II

Bahololo

J'ai vu le jeune homme svelte
Kahulu He
L'abeille sonne
Yololo
Le lit est aussi doux que de la loutre
Le chef ne parle plus il reste seul
Je me meurs
Mon cœur tombe
Yololo.
Sonne la cloche
Et tombe celui qui trébuche
Le coucou abaisse sa queue
Je n'attendrai pas la pluie
Le long des troncs d'arbres.

III

Eahololo

Dans le fourré pas une bête
Affreux ce fourré
Tronc d'arbre du rivage Mère
Je danse ivre de plumes colorées
Mais je vois avec les yeux
Le soleil dort
Danse fatigue
J'ai épousé un léopard insatiable
L'oiseau du soir pleure.
Rentrons
Hé hé.

(Trad. Ivan Goll).

Journal d'un Pompier du Jeu de massacre

OU VONT LES CHATS QU'ON VOIT LA NUIT ?

Fragment

Nuit facétieuse ! O parc où de patientes statues lacustres pêchent éternellement à la ligne le mirage immobile de la lune !

De nombreux convives étaient rassemblés autour de la table sur laquelle fut servi le dîner. Les mets en furent abondants, mais point choisis.

A dix heures, le rideau grenat se leva comme un rideau de théâtre, laissant apparaître l'esplanade, toute plate, éclairée seulement par le curieux miroitement de ses bassins noirs. Par groupes, les convives sortaient ; il nous sembla que ceux qui avaient déjà gagné le parc titubaient comme s'ils eussent été ivres. Cela nous intrigua. Nous sortîmes à notre tour : à peine eûmes-nous descendu le perron que nous nous sentîmes chanceler : le sol était de galalithe. Nous nous éloignâmes craintivement du château, raidissant les jambes autant que si nous eussions marché sur de la glace et tâchant à poser nos pieds sur le sol sans faire de bruit.

L'immobilité de l'eau des bassins noirs incita Passoire à se mirer dans l'un d'eux, mais à peine l'eût-elle fait qu'elle recula, tout effrayée : le miroir ironique déformait les traits qu'il reflétait et changeait les nez les plus jolis en des petites trompes agiles et ridicules.

A l'extrémité de l'esplanade un escalier monumental menait au bassin rond ; la perspective du grand canal, qui le prolongeait, apparaissait comme un trou plein d'étoiles laissé dans la masse du feuillage par quelque passage légendaire. Presque tous les convives avaient disparu sous bois. Ça et là, des taches claires indiquaient la présence de tables supportant des seaux à Champagne. Nous nous dirigeâmes vers l'une d'elles ; mais nous ne trouvâmes pas de sièges, et nous nous chagrînâmes. Passoire, perspicace, souleva la nappe et découvrit quatre personnages de bois ivres-morts. Leurs corps superposés nous fournirent un banc confortable, sur lequel nous nous assîmes avec précaution. Le soir était tout à fait venu, et nous ne laissions pas d'être un peu mélancoliques.

« Pschuuut !!... »

Nous nous levâmes tous ensemble, les doigts écartés et la bouche ouverte. Les faisceaux lumineux des projecteurs venaient de jaillir des massifs. Mal dirigés, ils se promenèrent un instant sur le ciel ; puis ils s'abaissèrent, cinglèrent les arbres et se réunirent sur le grand canal, y formant une immense tache rose comme des lèvres d'amoureuse exténuée. Alors, une file de squelettes s'avança dans la lumière ; ils étaient de chats, de chiens, de singes et de femmes. Contrairement



DERAIN



RAOUL DUFY



LEONARDI



VLAMINCK

aux usages des squelettes, ils avaient conservé la souplesse et la grâce qui étaient les leurs lorsqu'ils faisaient partie d'êtres vivants : les chiens, turbulents et joyeux, sautaient en tous sens, remuant la queue, effrayant les singes qui se suspendaient aux seules branches qui vinssent jusqu'à eux ; les chats, dont les squelettes élastiques ondu-laient voluptueusement, se frottaient les uns contre les autres, et miaulaient. Les femmes marchaient. L'une d'elles leva un bras. Tous les squelettes se baissèrent, se relevèrent, puis tournèrent autour de la tache claire avec une rapidité inattendue. Et je compris que les ombres, maintenant roses dans la poussière lumineuse des projecteurs, se livraient pour notre étonnement à une course de squelettes munis de patins à roulettes..

« Encore que tout caractère d'éternité soit omis de ce spectacle, on n'en saurait contester l'agrément. Il est dû, je crois, à son originalité. Cet agrément sera encore affiné, Monsieur, par la connaissance que je vais vous donner d'une toute récente tragédie : l'un des projecteurs est mort. Oh ! il est impossible, aujourd'hui, de s'attacher un dompteur adroit. Notre hôte avait consenti de prendre à son service certain petit drôle, cet évaporé n'a pas compris que pour obliger le projecteur à tirer la langue il suffisait de le chatouiller. Il lui a serré le cou, et, mon Dieu, l'a assez vite étranglé. Ah ! tout s'en va, Monsieur, tout ! Et savez-vous pourquoi ? »

Je regardai le bavard, qui était le premier des personnages sur lesquels nous étions assis tout à l'heure, mais l'obscurité m'empêcha de distinguer de lui autre chose que le plastron blanc de sa chemise.

« Vous ignorez pourquoi tout s'en va, Monsieur ? », reprit-il.

« — En vérité, Monsieur, répondis-je, je ne le sais point ».

« Je vais vous l'apprendre. Monsieur, tout s'en va parce qu'il n'y a plus de morale. »

Je craignis que mon interlocuteur ne fût quelque abbé d'éducation petite et d'esprit médiocre. Il me parut bon de m'enquérir de son identité.

« — Monsieur, répondit-il avec simplicité, je suis le Diable. Ce titre ne me cause aucune fierté, car je suis un être doux et effacé. Ne me regardez pas avec tant d'attention : vous pourriez fatiguer vos yeux, qui sont sensibles. »

Il alluma un petit briquet à essence.

« Me voyez-vous ? Oui ? Allons, tout est bien. Oh ! je suis absolument tel que vous m'imaginiez. Condamné pour l'éternité à porter cette peau vermillon qu'inventa pour moi le pauvre Adonai — un individu bien privé d'imagination — j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour éviter de montrer la silhouette ridicule que me prêtent les bonnes gens. Mon costume à carreaux est banal ; seule, ma cravate, que mes relations s'accordent à juger trop petite, peut être remarquée.

Mais il suffit de considérer mes yeux, qui sont de rapace nocturne, pour être obligé à reconnaître la démonialité de ma nature.

« Il n'y a plus de morale, disais-je. Je n'ignore point qu'il n'y en eut jamais beaucoup. Je tentais les hommes, mais ils me tentaient davantage. Il est permis aux personnes intelligentes de croire que j'ai créé le mal ; pourtant, il est possible que le mal m'ait créé. Les diverses légendes qui constituent ce que j'appellerais mon état civil sont obscures et contradictoires, et nous créons souvent sans nous en apercevoir.

— Monsieur le Diable, votre incertitude m'étonne.

— Monsieur le Pompier, vous voulez rire...

— Je ne veux point rire. Certes, il est indifférent que votre incertitude m'étonne ; mais il est regrettable qu'elle vous chagrine.

« — Elle ne me chagrine plus. Pardonnez à un vieux diable spleenétique de vous avoir un peu ennuyé. Je ne le voulais point ; mais il est si rare que je puisse m'entretenir avec quelqu'un qui soit apte à me comprendre ! Peut-être eussé-je été moins bavard, si l'ivresse n'avait contribué à ce que je le fusse autant. Je vous remercie, Monsieur le Pompier, de la patience et de la bonté que vous avez montrées, et vous prie d'accepter le don de ce petit sifflet. L'aide de personnages doués d'un plus grand nombre de sens que vous n'en possédez vous-même peut vous être utile quelquefois ; sachez qu'il vous suffira d'user de cet objet pour que deux démons sympathiques accourent se mettre à vos ordres. Comme ils vous serviront bien donnez-leur quelques pourboires ; en un siècle sans esclaves, il est souvent adroit de s'attacher de bons domestiques. »

Il s'étendit à terre et s'endormit aussitôt. Je songeais : « Que peut-il vouloir de moi ? Ce cadeau inattendu m'inquiète. » Je le regardai couché sur le côté, il ronflait légèrement, et, tout près de moi, des grillons cachés semblaient répondre aux grillons innombrables qui, là-bas, sur les bords du grand canal, aidaient par leur musique de banjos lointains la ronde des squelettes déconcertants.

ANDRÉ MALRAUX.

Ce qu'il advint de la douloureuse immortalité de Candide vers le début du XX^e siècle.

A Paris, Candide fut arrêté comme espion allemand. Le réquisitoire établit qu'il était né en Westphalie, marié à une baronne du pays, qu'il possédait des métairies en Turquie et qu'il avait servi chez les Bulgares. Ce fut un beau procès, Cunégonde pleurait, Martin jouait aux échecs avec Cacambo. Candide reçut douze balles dans la poi-

trine. Pendant ce temps Pangloss lui expliquait qu'être fusillé n'avait pas une grande importance aujourd'hui, que d'ailleurs, il mourait en héros, ce qui était la meilleure des fins possibles, car s'il n'y avait plus de héros, il n'y aurait plus de guerres. Quand la deuxième balle eut pénétré le corps de Candide, il donna le coup de grâce à l'officier qui avait crié « Feu ».

* * *

A Zurich, Cunégonde fut déshabillée par les douaniers et laissée nue sur la neige fondue de Toggenbourg. Elle pleura, Martin avança son fou. Candide fut accusé d'avoir violé la neutralité des pays neutres, faillit entraîner l'Espagne dans un conflit, fomenté des troubles au Paraguay, comploté avec les Jésuites pour créer un mouvement d'opinion pacifiste. Il fut fusillé. Puis on lui retira ses cartes de pain et de vin. Il mourut de faim. Puis il fut expulsé. Restait pour Pangloss à démontrer que si l'on ne tuait pas quelques individus pour espionnage, il n'y aurait plus d'espions ; les pays neutres n'auraient plus de raison d'être, ce qui serait contraire à l'harmonie préétablie de la Société des Nations.

* * *

En Russie, Cunégonde avait encore plus froid. « Croyez-vous, demanda un vieillard à Candide, que l'homme sera sauvé en mettant son bien en commun avec celui des autres hommes ? Etes-vous mencheviste ou bolchevik ? » « Je suis amoureux, dit Candide ». « Amoureux en cette saison, lui répondit-on, quand nous sommes bloqués et que les Rouges avancent et reculent ! » Candide fut fusillé. Cacambo prit la dame. Pangloss expliqua. Le même jour en Angleterre, la Vieille fut reconnue pour la fille du Pape. Le *Times* lui reprocha d'apporter la Bonne Parole et d'avoir avec sa fesse coupée ravitaillé l'ennemi. Elle fut pendue. Cunégonde tricotait des passe-montagnes.

* * *

A Scheweningue, Candide regardait la mer. M. Vanderdendur le dénonça à la police comme propriétaire d'un sous-marin. Candide se jeta à l'eau et gagna l'Italie à la nage. En route, il vécut heureux, trouva dans la mer du blé, du coton, du froment, des petites filles, du papier, du caoutchouc, du charbon provenant de navires coulés. A Rome, on manquait de tout. Candide qui s'était bien nourri en mer, fut assommé comme accapareur. Martin poussa sa tour. Paquette passa sa vérole au seigneur Pococurante, qui s'était fait aviateur. Pangloss lui prouva qu'il était nécessaire que les oiseaux

attrapassent des maladies vénériennes, car autrement tous les hommes prendraient des ailes, la terre serait inhabitée et il n'y aurait plus de raison pour la bombarder du haut des airs.

* * *

Alors, dernière espérance, Candide retourna dans le Dorado. L'or avait disparu des routes, et le lapis-lazzuli était enfermé dans la banque. Les moutons rouges formaient une grande armée. Le roi prêcha : « Nous ne pouvons plus rester à l'état de mythe, isolés du monde et enfermés dans nos montagnes ». Cacambo fit échec au roi. Cunégonde fut électrocutée pour avoir bu de la bière. Et Candide fut grillé par le même procédé pour être venu dans le pays sans qu'on l'y ait appelé. Ils pleuraient bien tous deux. Six rois détrônés passèrent en mendiant leur souper. Et Pangloss expliqua à Candide que tout était pour le mieux, puisqu'il n'avait jamais été arrêté pour ses vrais crimes, l'assassinat d'un Juif, d'un Chrétien et d'un Noble.

* * *

Vers l'époque d'un armistice, Cacambo fit échec et mat. « Je l'avais prévu, dit Martin. Le jeu des échecs nous est néfaste ». « Pas du tout, lui répondit Pangloss. Vous êtes mat, il est vrai, ou plutôt votre Roi est mat, mais vous avez gagné. Car si vous n'aviez pas sorti votre cheval, si vous n'aviez pas avancé le fou, puis la reine et le pion qui la défendait, vous étiez vainqueur. D'ailleurs si votre adversaire avait sacrifié quatre paysans et sa tour dans les trois premiers coups, il était paralysé et perdu, et considérez qu'il aurait pu en être ainsi ». « Cela est vrai, dit Candide. » Et ils commencèrent une nouvelle partie. « Couvrez le roi qui est en danger, dit Pangloss... » Et pendant ce temps, Cacambo trichait.

LÉON PIERRE-QUINT.

Chansons du Bled

LE MARCHAND DE FRUITS

Voici bien vingt années que j'étale des fruits, contre le mur de la mosquée, à cet angle-ci précisément. Je vends bien. Je suis connu. Je couche sur la place. Au premier appel du muezzin, je déploie ma natte et j'édifie mes tas, réguliers, alignés. De petits tas d'un sou. Une rangée de dattes sèches, d'abord. Au soleil, c'est comme un chapelet à grains d'or. Et puis, suivant la saison, des prunes violettes d'où suinte un beau miel gras ; ou des abricots hâlés comme des nuques de vierges ; ou des figues dodues comme des mamelles. Pour les oranges, c'est suivant la taille : deux, ou trois ; quand elles sont un peu ratacinées et dartreuses, c'est trois. De même des mandarines. Les raisins

bleus se fanent trop vite. Souvent, une baie s'enlève en grinçant vers le soleil. Mais c'est une guêpe rassasiée que ma toux réveille. Des enfants m'achètent au sortir des prières. Je remplace le tas immédiatement, en louant Dieu dans mon cœur. Les veilles de marché, on me voit aussi affairé que Si Yahia, d'en face, qui mètre sans discontinuer des foulards ocres où s'étagent tous les minarets de Stamboul. Mais moi, je ne crie pas. Je ne gesticule pas derrière un comptoir pavé de pièces de cent sous fausses. J'ai le temps. J'égrène mon chapelet en somnolant. Je suis connu. Je vends bien.

RETOUR

- Le salut soit sur toi, la vieille.
- Mon fils !
- Pourquoi trembler, comme une que la fièvre des lacs secoue ?
- Dieu ne m'avait pas prévenue, mon fils. Et tu reviens !
- Loue Dieu au fond, ma mère.
- La guerre est terminée ?
- Dieu fait et défait comme il veut. Tu vois ce papier ? Je reprendrai la route d'Ouargla, avec, le jour qui est dit là, tout au long.
- Combien d'années depuis des années ?
- Ils ne savent pas. Ils disent un an encore, deux. Mais ils ne savent pas. Je suis bien fatigué, la vieille. Mes pieds sont lourds, lourds, depuis la balle, je ne t'ai pas dit ? qui m'a cassé le talon. C'est un pays qu'ils appellent Doumont, Doimont, loin, derrière la mer. Le siroco nous a pris depuis Biskra. Je meurs de soif.
- Voici la jatte de petit lait. Comme tu es bruni !
- La bonne liqueur de Dieu ! Si je m'écoutais, le vieux n'en trouverait pas sa part, ce soir.
- Le vieux est mort.
- Tu n'as pas pris un autre homme ?
- J'ai des rides, mon fils, et je vous attendais. Tu sais ? Un tirailleur de la tribu de Si Tahar El Guendouz dit que ton frère, les Français de la guerre, l'été, l'ont mis en terre.
- Lequel ?
- Aberrahmane. Hocine aussi. Les autres, je ne sais pas.
- Qui paît les brebis ? Les deux petits ?
- Je n'ai plus de brebis. La guerre des Français prend tout. Les deux petits, un après l'autre, l'escorte du cheikh les a pris, pour la guerre. Il y a longtemps. Peut-être reviendront-ils ? Peut-être sont-ils rentrés en Dieu ? Dieu décide.
- D'où vient que ma femme est absente ?
- Ta femme a quitté la tente, l'autre été, avec un homme. Ton fils toussait. Il est mort. Veux-tu tremper un peu de galette sèche dans ton petit lait ?

L'HOMME QUI DORMAIT

Qu'est-ce que cette civilisation dont tu te prévaux ? Je ne te connais pas, et elle n'existe pas, puisque je l'ignore. Tu as planté ton étendard sur ce sol mouvant où le néant de ma pensée somnolait. T'ai-je dit non ? Quand j'ai vu ta force déployée, je me suis tourné sur l'autre flanc, et rendormi. Je n'ai daigné connaître ni ton nom, ni ton histoire. Qu'est-ce que cette civilisation dont tu fais tinter les grelots sur mon sommeil, sur mon sommeil qui ne te demande rien, où il n'y ni souvenirs, ni rien, ni remâchement d'hostilité, ni rien ? Bâti, élève, construis. Je ne me soucie guère de l'identité de tes dieux. Ni de la véracité des jardins d'après-vie qu'ils te promettent ou t'assignent. Laisse-moi dormir à l'ombre des sordides murs croulants des mosquées d'Islam, sous les figuiers sacrés où vibrent les abeilles, et dormir dans la providentielle ignorance de toi, et rêver que tu n'es jamais venu, armé de poudre, d'alcools et de mots.

ALEXIS DANAN.

Le chirurgien des roses

Extraits

ECHO

- Ecoute ! Appuie bien ton oreille contre la terre. Tu entends ?
- Comme un souvenir lointain dans une coquille, comme le bruit mouillé de sang des deux ventricules et de l'aorte...
- Ecoute bien, tu entends ?
- ... plus distinctement...
- Qu'est-ce que tu entends ?
- ... le refrain doux et joli que chantonnait Marie-Jeanne, la morte.

TANGO 1918

Leurs prunelles scintillaient comme des baïonnettes à l'horizon des minuits d'Egypte.

... ils dansent en l'honneur d'Apis, elles dansent avec des flammes légères et simulent des fleurs, des nuages, des nébuleuses.

Ils ont mimé le chant des étoiles amoureuses. Elles chantaient avec des gestes les cours des astres et la courbe impérieuse des désastres qui déchirent d'une chute brève la nuit des étés clairs.

... ils brodaient des pas mystérieux sur des airs plus doux que le silence..

Je me suis souvenu de ces choses, mitrailleur de garde. Cette nuit la tempête a balayé l'armée entière des étoiles allemandes ; il pleut sur les mots.

MARCEL SAUVAGE.

Le Mauvais Message

JÉSUS ET LE GEOLIER

Le Geôlier (*lui porte un coup sur la nuque*). Mets-toi contre ce mur.

J. Tu m'enfermes ?

G. Quoi encore ?

J. Pourquoi enfermes-tu des vivants comme des morts ?

G. Comment ?

J. N'es-tu pas dégoûté d'enfermer une chose vivante ? Une chose vivante qui se fane.

G. Criminel.

J. Y a-t-il des criminels ?

G. Comment ?

J. Tue-moi, mais je n'entre plus dans la cellule.

G. Tu es fou.

J. Je ne puis plus entendre jour et nuit le va-et-vient des enfermés. Je ne puis plus entendre le gémissement des rêveurs. Je ne puis plus entendre les pleurs furieux de ceux qui de faim ne dorment pas. Je ne puis plus entendre le rire sanglotant des fous de douleur. Je ne puis plus entendre jeter dans la boue ceux dont les os sont brisés. Je ne puis plus entendre brûler les suppliciés. Je ne puis plus entendre l'assassinat des hommes qui reviennent de l'interrogatoire, sur l'escalier. Je ne puis plus entendre la tuerie dans les cours, de ceux qu'on pousse dans les coins. Je ne puis plus entendre le murmure anxieux de ceux qui essuient les taches de sang. Je ne puis plus entendre le silence jusqu'à l'essai de la fuite.

G. Et tu voulais les sauver tous.

J. Tue-moi, mais pas enfermé. Après avoir vu jusqu'où les hommes peuvent aller, je préfère mourir tout de suite.

G. Là.

J. Tu enfermes les hommes, les autres attachent les hommes et ils les traînent. Pas assez de les mener vers le juge, ils tuent les pauvres sur le chemin de la prison. Si, à moitié assommés, ils arrivent, les accusateurs pensent jour et nuit à les rendre aussi malheureux que possible. On fait des lois dans lesquelles les ignorants et les pauvres sont disséqués. Car les lois protègent les riches et les puissants.

G. Quelqu'un doit être arrêté, les indicateurs pourraient-ils exister autrement ? Quelqu'un doit être accusé, les accusateurs pourraient-ils vivre autrement. Quelqu'un doit être tué, les bourreaux pourraient-ils vivre, autrement ? Quelqu'un doit être enfermé, que ferais-je, autrement ? Les riches et les savants se laissent-ils enfermer et tuer ?

J. La machine est dressée et veut travailler. Les gens qui enferment et tuent sont faibles. Ils aiment beaucoup plus la machine que les

hommes. Vous prenez les faibles, les forts ne se laissent pas prendre. Vous prenez les courageux, plus forts que poltrons, les poltrons ne se montrent pas. Vous prenez les souffrants, ils succombent, les premiers, sous l'accusation et ils se sentent toujours coupables à cause de leur douleur.

G. Nous ne demandons pas qui nous enfermons. Nous agissons d'après un ordre.

J. Vous voyez les ordres plus distinctement qu'un malheureux ? Qui te commande ?

G. L'Etat.

J. Qui est-ce l'Etat ? Est-ce toi l'État, ou les fonctionnaires qui te commandent ?

G. Tous, tous.

J. Ceux-là aussi que tu tiens enfermés, ceux-là aussi qu'on tue ? Ceci n'est-il pas le peuple, des hommes, et l'Etat tue beaucoup le peuple. L'Etat se tient péniblement debout aux murs des prisons. L'Etat te force d'enfermer des hommes que tu ne connais pas. S'il te dégoûte aujourd'hui de tenir des hommes enfermés, appartiens-tu encore à l'Etat ? L'Etat enferme les hommes qui de misère ne peuvent pas croire à l'Etat. Je le supporte d'être mort vivant. Car je n'aime pas la vie. Mais les morts se plaignent, je ne supporte pas d'entendre gémir leur mort lente. Vous enfermez les gens parce qu'ils vivent et vous, vous êtes des morts rigides. Vous aimez vos murs de prison, vous aimez voir le dos des gens qui doivent tourner le visage contre le mur. Vous aimez prendre le visage vivant de l'homme et le cacher dans des masques. Pauvres visages. Vous morts, vous restez accroupis autour des visages des morts qui tressaillent encore.

G. A tous, qui sont assis ici, aux misérables et aux enchaînés tu leur as promis la délivrance. Toi-même, un misérable, un enchaîné, tu as bien parlé, les as-tu délivré ?

J. Je leur ai montré la vie véritable au delà de cette vie.

G. La vie n'est-elle pas telle qu'on ne puisse en imaginer une autre ?

J. La vie est assez effroyable qu'il faut croire en une vie autre au delà des choses, pour l'oublier.

Un prisonnier. Nous ne voyons notre vie que de la cellule. Comment supposer encore un au-delà que je ne puis pas m'imaginer sans cellules. Mes jambes sont habituées à mesurer le préau, et le préau à mes pieds. Mes yeux sont habitués à mesurer les murs, et les murs sont mes yeux. Mes rêves sont habitués de rêver de chaînes et de larmes. L'au-delà, c'est moi, c'est ma vie antérieure, qui se désagrège en s'épuisant enfermée. C'est notre au-delà. Si tu nous ordonnes une telle douleur, que nous soyons obligés de croire à l'inconnu, tu es, comme les juges et les geôliers qui nous enferment.

J. Tu m'accuses ? Tu m'accables ?



ROBERT MORTIER



KISLING

P. Ceci nous l'avons oublié. Nous ne pouvons accuser personne.

J. Quoi donc ?

P. Nous souffrons.

J. Et après ?

P. Rien.

J. Peut-on choisir ce rien ? Peut-on délivrer ?

P. On ne peut que violer, la délivrance elle-même est acte de violence.

J. Alors on souffrira toujours.

P. Toujours.

Le Prisonnier chante :

La grâce est un coin du ciel perdu

La grâce est l'air sans odeur de boue

La grâce est une couverture en hiver

La grâce c'est être malade

La grâce est le martyre du juge

La grâce est le cri insultant du gardien

La grâce est savoir la date

La grâce avant tout est le sommeil.

BARRABAS ET JÉSUS

B. Il nous faut employer la violence. Ils nous ont enfermés entre le mur et la grille.

J. Est-ce que tout n'est pas violence ?

B. Bavardage. Nous sommes la masse, nous devons l'abattre.

J. Tu veux mener à l'assassinat ?

B. A la défense.

J. Un mot !

B. Qu'as-tu fait ? Tu nous as diminué la vie, tu lui as enlevé sa valeur, tu l'as aigrie, que nous la crachons et la vomissons douloureusement.

J. J'ai enseigné l'amour des hommes et du ciel

B. Le ciel est notre mort. Et l'amour, une force sans volonté.

J. J'ai enseigné.

B. Tu as enseigné et tu les as tous violentés avec la parole, tu as forcé les rabbins et Pilate à devenir assassins.

J. J'ai parlé.

B. Tu as parlé mieux qu'eux ; c'est pourquoi ils ne pouvaient plus lutter avec des mots. En veux-tu à présent à tes assassins ?

J. Non.

B. Car la loi leur donne raison de se défendre comme ils peuvent contre ta parole aiguë et violente. De beaucoup d'hommes tu as fait des assassins, de ceux-là aussi. Tu enseignes et tu parles aux assassins et à beaucoup, qui bientôt seront tués à cause de tes enseignements.

J. Tu jettes sur moi un manteau de désespoir étouffant.

B. Tu nous as créés désespérés. L'action naît du désespoir.

J. Il nous faut lutter pour cette vie misérable ?

B. Nous sommes créés si misérables qu'il nous faut lutter pour la boue de la terre, pour y être debout. Les pauvres n'ont pas osé lutter pour leur misère, ils l'ont prise et on ne leur a rien donné.

J. J'aime les misérables qui sont le monde et ne possèdent pas la boue de leur corps.

B. Tu aimes les pauvres, car tu aimes les choses qui ne sont pas.

J. Les riches ne s'inclineront-ils pas de leur propre gré ?

B. Les hommes jugent d'après leur vie, d'après la propriété et d'après le dénouement. Tout ce qu'ils jugent d'après une vérité, d'après une conscience qui mène au savoir, c'est du non sens irréal. Les hommes savent dans la mesure dans laquelle ils sont forcés par les choses. La révolte victorieuse des pauvres force les riches à la conscience ; mais pas la réflexion des riches. Nous devons lutter pour qu'on nous comprenne. Pends les morts responsables ; nous luttons pour ton empire millénaire.

J. Des morts, des morts, le chemin qui mène au paradis plein de cadavres.

B. Oui, Messie sanglant, et tu seras le premier.

J. La misère a glissé sans assassinat visible ; la justice se glorifie dans le meurtre.

B. La pensée est un rêve ; la déduction, c'est la tuerie.

J. Comme votre vie.

B. Ce que nous faisons et pensons est meurtre. Ce qui naît du plus grand amour, c'est le lourd assassinat. Les fines enveloppes des phrases éclatent sous le sang qui gicle.

J. L'enseignement est une excuse, si on ne s'accroche qu'à l'enseignement.

J. Je comprends. La tuerie commence. Je fuis, et je suis le premier qui sera abattu par l'assassinat.

II

B. L'automne saigne dans ton manteau et l'ombre du cyprès te cache.

J. Pourquoi me tue-t-on, j'ai enseigné l'amour.

B. (*L'entoure de ses bras*). Tu ne le comprends pas. Ils sont tous dégoûtés. Qui peut aimer ?

J. J'ai enseigné l'au-delà de l'homme, et on me tue.

B. Curiosité, on veut voir, comment tes mots s'expérimentent en toi. Tu as voulu prendre la boue de la Terre, à nous tous. Nous y sommes collés. Nous sommes des atomes de la boue. Ne dérange pas la vulgarité, ne donne pas des rêves qui effrayent notre vulgarité.

J. Si ce sont des rêves, pourquoi vous effrayez-vous ?

B. Le passé nous occupe tout entiers, il nous a pris. Les pauvres

souffrent, c'est pourquoi ils rêvent effrayés. Les riches leur envoient des rêves.

J. Et la mort à moi.

B. Je ne vois pas. La nuit absorbe. Nous n'avons pas de lumière. Je ne vois plus rien.

J. Cherche ma voix. Tiens-moi Barrabas, pour que je sois encore cette nuit avec toi.

B. La lune blanchit, la branche sèche, l'ombre secoue le mur.

J. Laisse, je suis fatigué.

B. Tu es fatigué et tu veux vivre immortel.

J. Laisse, je suis triste.

B. Et tu avais enseigné les félicités sans fin.

J. Je n'ai rien enseigné. Il se montre ce qui se passe en moi.

B. Que ce qu'il se passe en toi ? On te crucifie. Tu pâlis, pauvre messie.

J. Ne me rends pas responsable à la lune.

B. La lune froide te va bien. Tu engraisse sous ses rayons.

J. Laisse, on ne me crucifie pas. Je me crucifie.

B. Tu ne peux pas le cesser ? Sophiste !

J. Tu ne me crois pas.

B. Comment un homme peut-il croire à un autre ?

J. La mort d'un homme ne prouve-t-elle rien ?

B. Peut-être à toi ; pas à moi. Croiras-tu à ta mort pendant le martyr ?

J. Comment peut-on vous aider ?

B. Comme à toi-même. ? Tu meurs, tu cries, la terre tremble noire devant toi, et la racaille est vautrée hurlant dans les lits, les voitures roulent vers le théâtre, et les désespérés en criant pendent aux crochets. Ne me touche pas ; tu étouffes dans la boue.

JÉSUS ET PAUL DANS LA CELLULE

J. Paul ?

P. Tu veux fuir ?

J. Jusqu'à maintenant tu m'as laissé seul.

P. J'ai voulu te donner à la douleur perçante de l'abandon pour que tu perçoives la divinité. Je t'ai poussé dans la douleur pour que tu ne sentes pas la rigueur de la mort ; je t'ai plongé dans l'onde du martyre, pour que tu prennes encore plus de péchés de nous.

J. Ne péchez-vous pas par ma mort ?

P. Tu veux fuir.

J. Oui.

P. Tu ne dois pas.

J. Meurs donc, s'il faut mourir.

P. Tu es trop faible, pour dresser la roc de la connaissance.

On croit à toi, pas à moi, à qui l'on croit, celui-ci doit mourir.

J. Pourquoi ?

P. La foi dans les vivants désenchante et fatigue. Le vivant est sujet au péché comme nous.

J. Paul, je veux partir. La prison a embrouillé mes pensées. Je veux fuir, de toi, de tous.

P. Tu veux te soustraire à ta destinée ? Prends garde, j'ai payé les gardiens, pour qu'ils fassent bien attention à toi.

J. Tu as loué l'œil qui regarde par la porte.

P. Cet œil est bien payé et il voit bien. Je sais, Judas, ce poltron indécis, veut te libérer. Ceux qui chancellent périront par la lâcheté.

J. Pourquoi as-tu poussé Judas à me vendre ?

P. La foi a commencé, ta vie est achevée.

J. Et tu me donnes au prétorien.

Rends-moi à moi-même.

P. Qui es-tu ? Et quel est ton enseignement ?

J. Il n'est rien, s'il ne peut exister sans moi.

P. Comprends enfin, tu ne peux pas être sans lui. Je sais, tu veux fuir. Tu ne fuiras pas, tu ne fuiras pas, tu ne fuiras pas.

J. Je ne fuirais pas.

P. Vas-tu fuir ?

J. Je ne fuirais pas.

P. On ouvrira la porte de ta cellule après demain.

J. Ouvrira après demain.

P. Tu portes le suaire, car tu prendras la croix après-demain, quand on ouvrira la porte et tu iras à Golgotha.

J. Je prends la croix et je vais à Golgotha.

P. On te crucifiera à Golgotha, la lumière de la terre nagera dans tes cheveux et tu seras Dieu.

J. On me crucifie à Golgotha et je serais Dieu.

P. Tu délivres et ton cadavre va à Dieu.

J. Va à Dieu.

P. Tu es sur la croix.

J. Sur la croix.

P. Tu étais toujours sur la croix, depuis le premier jour. Tu es sur la croix aussi longtemps qu'il y a des arbres. Il n'y a pas de bois qui ne soit pas ta croix. Jamais il n'y a assez de bois pour les croix, pour que Christ existe dans l'éternité.

J. Je suis crucifié sur tous les bois dans l'éternité.

CARL EINSTEIN.

Apollon chez les Muses

QUELQUES MOTS SUR LA POESIE D'AUJOURD'HUI

Mesdames, Messieurs, Mes chers Amis,

L'agréable décor, la douceur du jour, l'assistance choisie, voilà bien des éléments contraires à une conférence. Une conférence se fait d'ordinaire dans une grande salle triste et noire. Un vieux monsieur parle avec gravité devant un public endormi que le silence éveille. Ici, rien de semblable, du soleil et des arbres, de la lumière, de la jeunesse. Je souris dans le cadre charmant qui m'entoure, pauvre tableau vivant à qui vous faites la charité d'un regard, en murmurant peut-être :

« Il est bien jeune pour un conférencier ! Ce n'est pas sérieux ! »

Vous avez raison. Ce n'est pas sérieux ; c'est-à-dire : je n'ai pas l'intention de vous ennuyer comme font habituellement mes confrères. Ne croyez pas que je manque de modestie ; il ne s'agit pas de moi, du moins pas encore ; je m'égare, suivant la bonne tradition... Heureusement que la Muse est là pour me prendre la main et me guider dans le labyrinthe... Ma Muse à moi est invisible et toujours présente comme Vénus si agréablement imitée ici et là. Après ce joli madrigal, je poursuis tout doucement ma causerie. Berger du Pinde, je reviens à mes moutons... les nuages qui sont les brebis célestes, nos nourrices.

Vous n'ignorez pas que la Poésie est d'essence divine ; si vous en doutiez, ce que je ne crois pas, je citerais des preuves à l'appui de mon affirmation. Je veux parler de la soif d'Inconnu qui dessèche nos cœurs (*Ici, le conférencier se verse un verre d'eau ; sourires dans l'auditoire*) et de la violente attraction exercée sur l'esprit par les fables et les légendes. Je pense que ces deux phénomènes, pardonnez-moi ce vilain mot, sont de la même nature que le sentiment religieux. Petite Genèse : L'homme avait travaillé six jours ; il comptait se reposer le septième mais la journée est longue, et s'ennuyant, il créa les dieux, *pour se distraire*. L'art est un reflet céleste, une ombre divine. La terre brûle à petit feu, les cœurs aussi ; les enfants grandissent et bientôt ne peuvent plus habiter le ventre maternel ; l'homme a créé des dieux plus grands que lui et pour lesquels il meurt.

Max Jacob écrit, dans la préface au *Cornet à Dés* :

« L'art existe, c'est donc qu'il correspond à un besoin : l'art est proprement une distraction. Je ne me trompe pas ; c'est la théorie qui nous a donné un merveilleux peuple de héros, de puissantes évocations de milieux où se satisfont les légitimes curiosités et les aspirations des bourgeois prisonniers d'eux-mêmes ».

Je ne crois pas que les bourgeois, au sens péjoratif que l'on prête au mot, soient seuls prisonniers d'eux-mêmes, je crois que plus l'homme est grand, ou le cœur, plus le monde est étroit ou la poitrine étroite. C'est un noble appétit que celui de la beauté et un beau métier que celui d'Apollon. Cuisiniers divins, nous plumerons le cygne de l'idéal ou les colombes de Vénus. L'ennui des poètes est la mer ou la mère des déesses. Lucien de Rubempré, mon petit frère mort dans une prison, sur la paille avec laquelle on aurait pu tresser votre couronne, rose publique offerte à tous les vents, Lucien, mon camarade d'école vous avez écrit des chansons comiques, le soir que Coralie est remontée au Paradis des demoiselles d'Opéra. Couplets écrits à l'encre rouge, auprès de

Conférence prononcée le dimanche 3 juillet 1921, à Bièvres, dans le Parc des Amis de la forêt.

l'amie morte que vous aviez tant aimée ! Lucien, cher poète chassé du Parnasse, je vous ressemble un peu, dit mon ami Max Jacob.

Toujours est-il que les poètes meurent pour vous, mesdames et messieurs, tout simplement. Nous mourons quotidiennement pour vous, une rose à la boutonnière...

La poésie est une seconde nature. L'intelligence est notre profession et la beauté notre pain quotidien. Je me nourris d'étoiles. Archimède aurait soulevé le monde avec un levier, s'il eût trouvé un point d'appui. Une pensée détruit le monde et le reconstruit, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Un poète soulève le monde à bras tendu. Orphée chantait dans les forêts de la Thrace. Les animaux charmés sortaient de la nuit et les étoiles descendaient du ciel pour mieux l'entendre. La forêt de Bièvres n'abrite pas de bêtes fauves et je le regrette, car, cela m'aurait donné l'occasion de vous montrer l'utilité de la Poésie et la puissance de son charme magique. (*On sourit discrètement dans l'assistance, plus d'un spectateur pense : si un lion surgissait ou un tigre... quelqu'un voudrait souffler dans un verre de lampe, pour effrayer le conférencier*).

Amphion bâtissait une ville en chantant. Aujourd'hui que les maisons manquent, que les appartements sont tous occupés et qu'il ne reste à louer que le Seigneur, aujourd'hui ce moyen serait excellent pour satisfaire les pauvres gens sans domicile et je m'étonne que l'Etat n'emploie pas à cet effet les poètes académiques, ou les autres. La voix de Théodore Botrel ou celle de Lucien Boyer ferait sortir de terre de magnifiques casernes en ciment armé, qualité indispensable à des établissements militaires ; Auguste Dorchain bâtirait à voix basse des asiles de nuit où l'on dormirait d'un sommeil sans rêve et Jean Richepin soupirerait de bien jolies vespasiennes... Ce serait charmant.

Les poètes doivent faire tourner la terre entre leurs doigts. Atlas ? Le monde est lourd et nous sommes un peu fatigués. Nos cœurs fleurissent trop vite au soleil avide des projecteurs. Paris, ô mère implacable qui nous as portés, Paris, pieuvre tendre ! tu boiras toujours notre sang à plein verre. Des poisons subtils et délicieux pénètrent notre corps et notre âme, l'alcool, l'électricité, la pensée, l'amour... Nous sommes des andréides trop sensibles, nous les poètes modernes. Mais peut-être désirez-vous savoir d'où nous venons ? Nos papiers ? Nos manuscrits ?

Les voici : Scène des portraits de famille, album de photographies.

Après la mort de Paul Verlaine et de Stéphane Mallarmé, le lys et la rose, il ne restait que des feuilles mortes au jardin des Muses. C'était l'automne du Symbolisme ; Henri de Régnier, Francis Jammes, Maurice Maeterlinck chantaient à demi-voix. La poésie était malade. Le météore lyrique, le vilain garçon qui battait sa Muse, Arthur Rimbaud était parti sans laisser d'adresse « n'importe où hors du monde ». Le mauvais ange était sans doute descendu aux enfers. Il n'en revint jamais. Les jeunes poètes du début de ce siècle respiraient de douces fleurs artificielles, des fleurs de bonne volonté, chrysanthèmes amers tremblant au vent d'octobre, petites pensées en velours, mélancoliques pissenlits des regrets fleuris sur le tombeau de Jules Laforgue, triste chanteur de complaints, joueur d'orgie de Barbarie, ombre d'Hamlet, cygne du parc Monceau qui a chanté sa romance avant de mourir, Pierrot céleste, pauvre jeune homme de la lune, douloureuse caricature de lui-même. Baudelaire était mort ; les dernières fleurs du Mal séchaient entre les pages du livre de la vie, fleurs

empoisonnées — son influence durait toujours — les rayons du soleil brillent encore après qu'il a disparu, celle de Jules Laforgue qui n'est pas éteinte, étoile fanée, s'explique bien facilement par les dangereuses séductions de son œuvre : l'ironie, l'extraordinaire sensibilité, l'humanité. On a nommé Jules Laforgue « de Heine français ». Ce serait aussi honorer Henri Heine que de le nommer « le Laforgue allemand ». Il n'y aurait pas d'anachronisme à cela; les vrais poètes sont situés hors du temps et de l'espace. L'aurore séculaire rougissait en écoutant la grosse voix goguenarde du Père Ubu crier le mot « Merdre » à la manière incroyable. Alfred Jarry éclatait comme une bombe remplie d'alcool, de lumière ou d'azur.

Vers 1900, un jeune poète errait dans Paris. Il chantait à cœur perdu les rues de la ville, les arbres, les étoiles, le ciel parisien et les beaux yeux des filles. Il chantait aussi les machines, belles sirènes modernes qui pleurent dans la mer bleue de l'acier, le Pactole qui roule ses flots sur les boulevards, entre les Banques ; toutes les légendes du Passé, toute une vie nouvelle. Une poésie multicolore. C'était Guillaume Apollinaire, Arlequin du Parnasse.

Un soir, dans un bar de la rue d'Amsterdam, il rencontra Max Jacob, le poète charmeur de démons. Max Jacob vivait à Montmartre, rue Ravignan et, Gulliver à Lilliput, regardait s'agiter l'humanité minuscule, par le petit bout de la lorgnette. Il écrivait ses poèmes en prose, perles trouvées dans le coquillage du cœur. Il évoquait tant d'ombres charmantes ! Marquises d'Opéra-Comique, danseurs de corde, ruffians, mauvais garçons, brebis égarées, beaux enfants perdus ! Il créait à son image Victor Matoriel, ancien employé de commerce mort au Couvent de Barcelone, en odeur de sainteté ; ayant été converti au catholicisme pour avoir vu Jésus-Christ, une première fois sur le rideau rouge de sa chambre, et une seconde fois, au cinématographe. Son art avait déjà les qualités qui nous le font aimer aujourd'hui, la finesse, la subtilité, la tenue, la fantaisie, et ses œuvres, situées dans l'azur, descendaient légèrement à terre, jolis ballons rouges, jolis cœurs légers, beaux nuages dorés.

Guillaume Apollinaire, le mal-aimé, masque italien jouant de la guitare, Paris et ses quartiers étranges ! le ghetto, la Chapelle, Montmartre — se grisant d'alcools, de souvenirs. Un ramier sur l'épaule ; il parcourait l'Europe et quand il passait au bord de la mer, les sirènes roucoulaient doucement pour qu'il vînt mourir dans leurs bras ; mais les poètes marchent sur l'eau, comme les dieux, et la terre et la mer sont des tapis vivants et chauds sous leurs pieds. Cologne, Prague, Amsterdam, il traversa ces villes aux noms si tendres, mais il ferma les yeux dans sa chambre pleine de fétiches nègres et de tableaux cubistes, à Paris, la ville aux cent bras, la pieuvre tendre.

Aux temps héroïques du cubisme, tandis que Guillaume Apollinaire et Max Jacob chantaient à Montmartre, une voix triste et charmante se faisait entendre à l'autre pôle de Paris, à Montparnasse. André Salmon dansait au milieu des nymphes de la Seine, des morts familiers, des pendus joyeux tirant la langue aux étoiles. Il savait des airs doux et funèbres pour réveiller la Belle-au-Bois Dormant et faire sortir les fées des livres d'images. Alfred de Musset, notre grand poète populaire, Alfred de Musset ou Jenny l'Ouvrière de la Poésie, écrivit un jour deux beaux vers :

Qui nous rapportera le bouquet d'Ophélie.

De la rive inconnue où les flots l'ont laissé ?

Ophélie ! petite cousine morte, André Salmon nous a rapporté ton bouquet fané ! C'est lui qui découvrit les petits bars, les saltimbanques, le cirque et qui,

le premier parmi les poètes modernes, s'en servit comme thèmes lyriques. Il fit aussi de grands voyages imaginaires avant l'écumeur de la Voie Lactée, Blaise Cendrars qui vient à Paris un peu avant la guerre dans une automobile 40 Pégase-Vapeur.

Blaise Cendrars écrivait des chants rapides, denses, faits presque uniquement de sensations vives comme des éclairs. Orage poétique, il néglige la mesure, la métrique, la prosodie ; il emploie une expression sauvage, exécute un chant de guerre qui sort d'une bouche grande ouverte, presque inhumaine, pour évoquer le trouble et l'inquiétude qui dorment toujours au fond du cœur des poètes comme des serpents entrelacés. Il chante les voyages au bout du monde, la tristesse des villes traversées, le mal du pays-poète partout en exil.

La neige tombait à Montmartre, en 1916, la neige ou les étoiles. Un poète sortit de la mer blanche : Pierre Reverdy, Sa poésie lointaine et profonde, grave comme le son des cloches du Sacré-Cœur a souvent la blancheur et l'éclat de la neige, mais aussi sa pureté monotone. Pâle soleil des nuits polaires, des nuits blanches ; on regrette parfois l'ombre et la vraie nuit, chaude et parfumée !

Apollinaire mort en 1918, il n'y eut plus de chef et l'école fut dissoute. La tête étoilée venait de s'éteindre. La tombe du poète s'ouvrait, menaçante sous nos pas. Il se produisit alors chez les jeunes poètes un désarroi qui ne fut pas inutile. Quelques-uns restèrent isolés et travaillèrent en silence ; d'autres, plus faibles se réunirent au cri de « Dada » poussé par Tristan Tzara, au fond du Cabaret Voltaire, à Zurich. Certains d'entre eux, confondirent la poésie et la médecine psychologique ; leurs poèmes étaient des explorations de l'Inconscient, des itinéraires d'excursions sur les bords du Moi. D'autres Dadas se sont contentés de l'incohérence et du désordre, espérant trouver des pépites d'or dans le sable mouvant de l'intelligence. Aujourd'hui, Dada se meurt, Dada est mort. Quelques purs poètes ont porté ce masque ridicule, par pudeur sans doute : Paul Eluard, musicien secret qui chante la belle et calme et triste vie du cœur, Louis Aragon, oiseau bleu qui perd ses plumes brillantes et légères, roucoulant avec un petit accent féminin des romances sentimentales, Louis Aragon, rossignol mécanique, merle blanc sifflant ironiquement dans sa cage dorée. J'ai encore quelques noms à citer au Tribunal du Temps. André Breton, Marcel Sauvage, Philippe Soupault (j'en passe et non pas des meilleurs).

De moi que puis-je dire ? et de mes vers ?

Je pense que la Poésie doit être faite de rythme, de grâce et de clarté et je voudrais qu'elle redevînt pure comme un jet d'eau ainsi qu'au temps harmonieux de Théophile de Viau et de son école. Il n'y a pas de thème poétique qui soit usé et jamais les étoiles ne tomberont du ciel.

Antée ! il me suffit de toucher la terre pour sentir sourdre en moi la fontaine lumineuse du Verbe. O Verbe à deux tranchants ! Détruis et crée du même geste ! O Verbe ! Langue de feu ardent ! Brûle Sodome et Gomorrhe et que le vent emporte leurs cendres toutes chaudes ! Poètes ! Phœnix humains ! Nous n'avons pas peur d'être brûlés ! Mesdames et Messieurs, le temps s'éloigne à reculons, le jour s'en va... je replie mes ailes et je redescends à terre... Pardonnez-moi de vous avoir emmenés si loin ! Ou plutôt oubliez tout ce que vous voyez ! Oubliez la vie et la mort ! Oubliez la vérité toute nue. Crachez dans l'eau du puits où elle se noie pour y faire inutilement des ronds, tous les soirs, au clair de la lune.

GEORGES GABORY

plume, il ne s'agit pas bien entendu de celle de M. Coquiote. Un livre qui ne peut intéresser personne sauf son auteur, qui a un bien joli nombril.

Histoire des Pirates anglais. Edition Crès. — Ceux qui aiment la grande aventure, trouveront là les modèles de ceux qui servirent à Stevenson, Marcel Schwob et P. Mac Orlan à évoquer leurs grands caractères et la vie des chevaliers du pavillon noir, qui ont accepté des lois d'exception, veulent réaliser vite, gagner beaucoup, vivre intensément. Le style de l'ouvrage, net et dépouillé, situe les faits sans les commenter, et les événements suffisent à en rendre la lecture passionnante.

Sorties. *Henri Hertz.* Edit. Rieder. — Voici un livre où tout est invention, le récit, le style et l'esprit qui y préside. Des quais de la Tamise aux grèves de Bretagne, l'auteur nous conduit à sa fantaisie, qui est aimable.

Le Pilhaou-Thibaou. Edit. : Francis Picabia. — Gazette régionale, morale, orthopédique et vénérienne. On y vide quelques pots de chambre, on endoctrine et Timarque et Giton, on sonde la vessie de quelques amis douteux. Notre bon maître Francis Picabia est un philanthrope et ses œuvres pleines d'enseignements. En profonds apophtegmes il montre la voie lumineuse qui nous conduira vers le salut, comme il y fut conduit lui-même. Hélas, oh ! Unfunny, vous prouvez qu'il n'existe qu'une vertu : l'impuissance.

Le ministre du mal. L'Édition française illustrée. — *M. Lequeux*, espion britannique, conte péniblement l'histoire de Raspoutine. Les amis d'un régime agonisant, ont toujours trouvé, pour solliciter l'attention du public, un personnage mélodramatique sur lequel on fait dévier la vindicte publique. En Angleterre, c'est lord N., dirigeant l'attention publique sur Caseman et le conduisant à la mort ; en France nous devons à la sollicitude de M. C., assassin délicat et publiciste sans scrupules, l'affaire Bolo. Ce ne sont ni les désordres d'une aristocratie dégénérée, ni les erreurs d'un gouvernement inconséquent qui sont la cause des malheurs de la Sainte-Russie et amenèrent la révolution. C'est l'homme noir, le croquemitaine-satyre, Raspoutine. Le roman de W. Lequeux est d'une indigence remarquable de documentation et, quoique n'étant pas « de la partie », Chesterton créait des espions d'une autre envergure.

Cornemuse. *Joris Minne.* Ed. Lumière. — Des bois illisibles, un texte enfantin.

Ecrits. *James Ensor.* Ed. Selection. — Un zwanzeur ? Non. Un zivereer !

Les Humoristes. *Francis Carco.* Ed. Ollendorff. — Un copieux catalogue de l'humour, livre amusant, vivant, et dont la documentation sera précieuse.

Cœurs à prendre. *Georges Gabory.* Ed. du Sagittaire. — La muse de Gabory a la voix des tendres sirènes des rives de la Seine. Elle accompagne le souvenir, murmure plus qu'elle ne chante, ou plutôt elle chante les illusions défuntes. Sensible et fine, sa poésie éveille de tendres réminiscences et nous est proche du cœur.

LAMPIONS ETEINTS

*Soleil couchant à l'horizon,
Brûle mes châteaux en Espagne,
La blanche déesse Raison
Sombre dans les flots du champagne;
Par couples s'envolent des cœurs
Et dans les jardins de Cythère,
Aux cris des violons moqueurs,
Les tables s'enfoncent sous terre ;
O tristesse de Tabarin
Qui dans ma chambre, es revenue...
Mon cœur était le tambourin
Que tu frappais de ta main nue.*

Les émotions légères, les aveux tendres, les regrets futiles forment les sujets de cet aimable ouvrage « Cœurs à prendre » auquel les gravures de Galanis font une parure somptueuse, et où l'amour et ses attributs mettent leur symbole. Livre rare et précieux, qu'il faut posséder... et qu'il faut lire.

Le Laboratoire Central. *Max Jacob.* Ed. le Sans Pareil. — Longue promenade du Jardin des Hespérides à celui des Oliviers. Étrange fête où l'auteur nous convie. Les hymnes paganistes s'unissent aux chants liturgiques, l'éloge y côtoie la satire et qui pourra discerner si l'auteur, en son étrange humeur, préfère Quimper à la rue Ravignan ?

Le meilleur livre de poésie de l'année.
A bord de l'Etoile Matutine. *P. M. Orlan.* Ed. Crès. — La voile mouillée et le vent en poupe, ce beau navire gagne le large. Ceux qui le hantent ont tous les espoirs, vers les îles, il y a l'or et la lumière, et l'orgie et les filles. Il y a aussi les fièvres et la silhouette ultime du gibet. Livre émouvant, ardent et dramatique..

JEAN DE WAZEMME.

Le Lac Salé. — *Pierre Benoit.* Albin Michel. — M. Pierre Benoit est un auteur jeune et célèbre. Les journaux s'occupent de sa gloire et lui-même commet à Thémis le soin de la défendre. Mais de son œuvre, laquelle est agréable et pleine de qualités, sans doute pourrait-on faire quelques reproches touchant la forme littéraire, mais

ce sont de bien minces griefs qu'on ne retient point quand on envisage l'intérêt des romans de cet écrivain et le talent qui se manifeste dans *Le Lac Salé*.

Un roman doit séduire, enchanter, distraire. Nous demandons à l'écrivain de nous faire oublier durant quelques heures, tout ce que notre vie a d'ennuyeux, de quotidien; nous exigeons des héros littéraires une attitude lyrique.

Si ces arguments sont valables, on doit convenir que *Le Lac Salé* de M. Pierre Benoit appartient à l'Art. L'histoire est touchante d'Annabel Lee, doux cœur à prendre, séduite par la grâce austère d'un pasteur protestant qui renie sa foi pour embrasser celle des Saints-du-Dernier-Jour. La pauvre jeune femme consent au partage conjugal mormon et meurt à l'hospice de Salt-Lake-City, tandis que le Pasteur renégat devient Président de la Ville Sainte à la mort du frère Brigham Young.

Certains milieux affectent de mépriser les romans de P. Benoit; il faut qu'on sache qu'ici plusieurs représentants de la jeune littérature tiennent son œuvre en haute estime.

G. G.

L'Œuvre des athlètes de *Georges Duhamel*, Edition: Nouvelle Revue Française, me semble la plus déconcertante des erreurs et la plus affligeante pour ceux qui estiment l'auteur de « La vie des martyrs ».

Cette pièce apparaît comme une mauvaise transposition moderne des « Femmes savantes, émaillée de plaisanteries pesantes dont aucune n'arrache un sourire. Tous les personnages sont parfaitement indifférents, les imbéciles comme les fripouilles, et tout aussi bien les honnêtes gens. Et cela parce qu'ils ne sont que des fantoches sans consistance, sans réalité intérieure, sans nécessité psychologique.

La modeste saynète **Lapointe et Ropiteau**, sans être un chef-d'œuvre, rend du moins le même son d'authenticité que « La Vie des martyrs », émeut d'une pitié profonde pour ces hommes douloureux et naïfs.

La Fortune de Bécot, de *Louis Codet* Edition: Nouvelle Revue Française, est un heureux livre d'avant-guerre qui nous reporte à une époque déjà fabuleuse, à l'âge d'or où le louis avait une existence réelle. C'est un livre tout doré de soleil et tout parfumé de jeunesse.

Le héros a un caractère charmant qui consiste à n'en avoir aucun. Il vit, ou plutôt se laisse vivre avec nonchalance, dans une heureuse contrée méridionale où le ciel est bleu, l'air vif et le soleil clair, où la vigne se charge de grappes d'or et de pourpre, sources magnifiques de richesse et de joie.

De jolies images, une sensibilité à fleur de peau, mais délicate et sincère, un style chatoyant et sensuel, on dirait dodu et troué de fossettes, adornent, animent et expriment cet hymne au plaisir naturel et gracieux, sans passion, et sans remords parce que sans malice.

A cette conception méditerranéenne, ensoleillée et païenne de la vie, **Un homme heureux**, de *Jean Schlumberger*. Edition: « Nouvelle Revue Française », oppose en un contraste saisissant et fortuit, une conception toute nordique, brumeuse et protestante.

Marié jeune à une femme qu'il aime et qui l'adore, père de beaux enfants sains, chef d'une industrie prospère qu'il dirige avec intérêt et profit, cet homme heureux se sent à l'étroit dans son bonheur trop calme et se découvre tout à coup un besoin insatisfait de liberté, d'aventure et de souffrance. Et brusquement, il quitte tout son bonheur — et tous ses devoirs — pour aller vivre en Amérique de la vie précaire des émigrants et des pionniers. Et c'est là seulement, dans la solitude, parmi les privations et les promiscuités, qu'il jouit de se sentir lui-même. Mais, même à ce moment, il lui manque cette exaltation passionnée qui seule l'absoudrait à mes yeux d'avoir sacrifié le bonheur des siens à la satisfaction de son stérile orgueil.

Présenté sous la forme difficile d'une confession, ce livre grave est loin d'être ennuyeux, et il est écrit dans un style correct, sévère, élégant et gris.

Les Euménides d'Eschyle, par *Paul Claudel*. Edition: « Nouvelle Revue Française ». Si je ne m'abuse, M. Paul Claudel, en use fort librement avec Eschyle. Il est vrai qu'il ne professe pas non plus un respect excessif pour la langue française, mais ce sont là privilèges du génie. Quoi qu'il en soit, M. Paul Claudel nous a restitué un drame rude et fort, pathétique et vivant, alors que la belle et noble langue de Leconte de Lisle ne parvient à nous présenter qu'un cadavre magnifiquement embaumé.

Entraîné par son idée fixe, M. Paul Claudel va peut-être un peu loin quand il voit dans Athéna « une préfigure de l'Immaculée Conception » et dans Apollon une sorte d'ange gardien. Toutefois il faut lui être reconnaissant d'avoir fait entrevoir, derrière le drame personnel d'Oreste, un drame plus largement humain, un *moment* singulièrement critique dans l'histoire de la civilisation. Je veux dire la prise de conscience par l'homme de sa responsabilité — c'est-à-dire de sa dignité humaine — et son affranchissement du joug des puissances antiques aveugles de la Fatalité.

Jusqu'à ce moment « L'acte mauvais, dit M. Paul Claudel, implique et engendre spontanément sa propre sanction, laquelle n'est autre, au fil d'une même lignée familiale, qu'un égal crime. » L'individu qui perpète ce crime est donc proprement irresponsable, étant le simple instrument de la Moire, à qui les dieux mêmes sont soumis.

Dans les « Euménides » Athéna intervient pour arracher le criminel aux fureurs des Erinnyes et le soumettre au jugement des hommes. Il est admis à plaider sa cause devant ses pairs et à faire valoir ses motifs. Et les suffrages étant également partagés, la déesse fait pencher la balance en faveur de l'acquittement. C'est le premier fondement de la Justice au sens humain du mot. Désormais l'acte humain sera jugé, non plus *en soi*, mais en fonction de ses mobiles, et la rigueur de la justice se tempèrera d'un élément nouveau, le pardon.

De ce point de vue, le drame d'Eschyle atteint toute son ampleur, la première et la plus grande des conquêtes morales de l'humanité..

GEORGES SAUTREAU.

La loi d'amour. *Marcel Batillot.* Edition : Eugène Fasquelle. La vie comme un beau jardin ravagé... ce n'est pas gai.

Intrigue : Les deux filles d'un général pleurent : l'une son aviateur, l'autre son poète ; elles reconnaissent que la guerre, ne vous en déplaise, est « un jeu cruel », mais une bonne tradition chez les romanciers qui ont le cœur bien placé, veut que la loi d'amour triomphe ; musique finale et rideau.

Ce thème qui n'est point très original a permis d'écrire à l'auteur de Versailles-aux-fantômes, un bon livre, je veux dire d'un modèle courant et qui plaît. Amen.

La noce massacrée. *Jean Cocteau.* Edition : La Sirène. La présente noce n'est point celle que nous vîmes au théâtre des Champs-Elysées, sur la première plate-forme de la Tour Eiffel, dans le décor de Mademoiselle Irène Lagut. M. Jean Cocteau ne casse rien et surtout ses trop jolis jouets. Là, il évoquait sur les ondes hertziennes l'esprit d'Aristophane, ici, pour notre joie il enfonce une porte ouverte ce qui, actuellement, équivaut au plaisir de pomper une orangeade.

Connaissez-vous Maurice Barrès ? L'académicien cher à Dada ? non, le pays sentimental qui a la sécheresse et la dureté d'un coin d'Espagne... C'est là que Jean Cocteau cicerone charmant et spirituel, vous emmène, derrière la sirène de Picasso.

Le Donneur d'Illusions. *P. N. Roinard.* Edition de la Maison des Ecrivains. La neige ne fond plus au front lourd de Merlin l'enchanteur. L'amant de Viviane

donne toujours des illusions. Hélas ! nous avons tant vu de prestidigitateurs à l'Alhambra ou au Casino de Vichy que Sidair, Apireil, Solov, Virtex, Hyrcaniov, Orphir, etc. etc., nous paraissent... lointains et las et comment dirai-je ? Mais j'aime trop l'Amour et les Amours pour n'en point goûter la synthèse à vrai dire un peu diluée que nous offre Paul Napoléon Ronsard qui écrit de si jolies choses et n'a point peur d'attraper l'éternel horizon en un temps où les Poètes (qu'ils disent) sont d'aimables pâtisseries.

Simplicité féminine au secours. *Aurel,* chez E. Sansot. Aurel ne craint rien ni personne, elle nous l'a bien fait voir, c'est une femme énergique, elle élève la voix : Au secours ! Elle est fatiguée de la Morniade esthétique, nous aussi Madame. Notre voix s'unit à la vôtre contre les irréalistes d'Etat et les cent femmes qui, dans la chambrée mondaine, se contentent d'étirer leurs membres mous de chattes frêles et fatiguées par trop de soins. Madame Aurel veut réviser le sourire de la France, aimable conseil de révision.

L'Expatrié, roman. *André Thérive.* Aux éditions de la Sirène.

M. André Thérive a beaucoup de lettres. Le latin lui est familier. son écriture s'en ressent, de belle façon. Tu ne tueras point dit l'Evangile. Le héros de M. Thérive ne veut point tuer, mais Dieu ! qu'il souffre, car la justice des hommes découpée selon les frontières veut qu'un Français soit un Français, un Allemand un Allemand... etc, jusqu'au bout. La boue de la patrie colle aux pieds des ingrats qui ne veulent point mourir... pour elle. André Thérive, s'il y met beaucoup de précautions ne vous l'envoie point dire.

Trois hommes dans un bateau. *Jérôme K. Jérôme,* roman traduit de l'anglais par *Théo Varlet,* aux éditions de la Sirène.

Le fromage est un précieux compagnon de route, proclame notre auteur, depuis longtemps connu outre Manche. Jérôme K. Jérôme est, lui aussi, un précieux compagnon de route, y goûter c'est l'adopter. Ce livre, jadis, le rendit célèbre, bref deux heures de sourire... vous apprendrez jusqu'où peut aller la perversité des brosses à dents. Le mot de la fin est « toste ». Les trois hommes dont il est question n'ont jamais bu d'eau. Ils sont quatre y compris le chien Montmorency. Théo Varlet est un excellent tailleur.

M. S.

De *La Nouvelle Revue Française* une très remarquable étude à propos de l'exposition Ingres.

« Admirable dans les portraits, Ingres es

insupportable dans les mythologies et les allégories, où la seule passion de la ligne et du contour exact ne suffit plus à animer une composition. Il est bon de revoir de ces grandes machines ; reproduites dans un format réduit, elles font illusion, mais on doit bien s'avouer que rien n'est plus vide et plus glacé. Certes non, la froideur de M. Ingres n'est pas une invention des romantiques.

Partout où la sensualité ne trouve pas à s'exprimer directement, partout où la courbe d'une épaule, le galbe d'un sein ou d'une cuisse, le dessin d'une bouche humide ou d'un œil en coulisse ne sont pas l'essentiel du sujet, partout où il y a une action, un drame, le charme d'Ingres s'évanouit.

« La nature est lisse », disait Degas qui subit, à ses débuts, l'influence de la première manière de M. Ingres. Il y a une sorte de perversité dans cette recherche d'une matière lisse et polie, d'une matière dont on est convenu de dire qu'elle est parfaite parce qu'« on ne sait plus avec quoi c'est fait ».

.. Sans doute le plaisir de l'imitation est essentiel à la peinture, mais l'abus du trompe-l'œil l'émousse et puis l'abolit. Les fragments de journaux que M. Braque incrustait dans ses tableaux, on ne voyait pas davantage comment c'était fait. Il n'est guère besoin de réfléchir longtemps pour voir quel bas réalisme on voudrait proposer comme le dernier effort de l'art.

Il convient du reste fort bien à ces esprits bornés qui persistent à faire fi de la grande peinture de mœurs ou d'histoire, sous prétexte que l'anecdote est bonne pour les journaux illustrés et que la photographie est bien suffisante.

.. Cette étude amoureuse de la figure et du corps humain, si vif que soit le charme sensuel qu'elle dégage, n'en aboutit pas moins à quelque chose de dur et de sec. Un grand esprit, un véritable maître comme Delacroix n'a jamais à redouter pareil danger. Partout dans son œuvre on sent un souci d'humanité, un sentiment noble, généreux, religieux dans toute la force du terme. Voilà le grand peintre du XIX^e siècle, si grand qu'il est demeuré sans postérité. Après lui le lyrisme et le drame ont déserté la peinture et toutes les tentatives faites pour les y faire rentrer ont échoué l'une après l'autre. C'est que chez Delacroix l'intérêt des découvertes picturales était si grand et si varié qu'il pouvait s'abandonner à son sujet, sans crainte de jamais épuiser les ressources de son art. C'est chez lui plutôt qu'auprès des odalisques de M. Ingres que les peintres soucieux de renouveler le leur doivent chercher des exemples.

ROGER ALLARD.

COMITÉ APOLLINAIRE

o o

Les anciens compagnons d'APOLLINAIRE, les témoins de sa vie, ses intimes, ont décidé l'immédiate réalisation du projet formé à la disparition du poète, de lui donner une tombe durable autant que son souvenir.

Un comité a été formé, composé de : A. Albalat, P.-A. Birot, Elémir Bourges, André Billy, J.-J. Brousson, Cremnitz, André Derain, Serge Ferat, F. Fleuret, Louis de Gonzague Frick, Gaston Gallimard, Roch Grey, Henri Hertz, Max Jacob, Léautaud, André Level, Toussaint Lucas, Robert Mortier, Pierre Mac-Orlan, Georges Pioch, Pablo Picasso, André Rouveyre, Jean Royère, André Salmon, Jean Sève, Soffici, Alfred Valette, Maurice Vlaminck, Florent Fels.

La maquette du monument est l'œuvre de Picasso.

Les peintres mettront à la disposition du comité, des toiles ; les écrivains, des exemplaires rares et des manuscrits ; les amis et admirateurs, sont priés d'adresser leurs souscriptions à :

SERGE JASTREBZOF, 229, boulevard Raspail,
PARIS (14^e)

Total de la liste précédente. 772 fr.

Souscriptions reçues :

M ^{me} et M. José Théri.	50 fr.
M ^{lle} Catelain	20 »
M ^{me} Yves Blanc.	20 »
M. Paul Guillaume.	50 »
M. Henri Duvernois	50 »
Imprimerie « Union »	50 »

Total à ce jour 1012

LA LIBRAIRIE STOCK

actuellement propriété de MM. DELAMAIN et BOUTELLEAU, fut fondée au XVIII^e siècle par J.-N. BARBA, l'éditeur et l'intime ami de Pigault-Lebrun. Il acheta les fonds DUCHESNE et DABO, ses concurrents, très vieux libraires installés au Palais-Royal, sous ces fameuses galeries de bois illustrées par Ponthieu, dont Balzac donne un si curieux tableau dans ses *Illusions perdues*. La maison de Librairie-Edition que J.-N. Barba avait rendue célèbre par la publication des œuvres de Paul de Kock, de romans populaires, de pièces de théâtre et dont ses successeurs TRESSE, puis TRESSE et STOCK maintinrent brillamment la tradition théâtrale, resta fixée pendant un siècle sous les galeries du Théâtre-Français. Les Parisiens se souviennent encore de ce vaste étalage abrité par la colonnade de la Maison de Molière, où apparaissaient sous la marque TRESSE et STOCK les œuvres des Maîtres du théâtre contemporain et de la littérature nouvelle : VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, HENRY BECQUE, F. DE CUREL, BRIEUX, COURTELINE, G. ANCEY, MORÉAS, PAUL ADAM, JEAN LORRAIN, LÉON BLOY, HUYSMANS, DESCAVES, ÉLÉMIR BOURGES. A la suite de l'incendie du Théâtre-Français, M. P.-V. Stock dut abandonner l'antique emplacement, mais il s'installa bientôt en face, place du Théâtre-Français, où, profitant encore une fois d'une exposition exceptionnelle, il développa sa librairie en même temps qu'il créait pour l'édition des voies nouvelles. C'est, après l'achat du fond Savine, la Bibliothèque Cosmopolite avec IBSEN, OSCAR WILDE, BJORNSON, SHELLEY, SWINBURNE, KIPLING, la Bibliothèque Sociologique avec KROPOTKINE, BAKOUNINE, E. RECLUS et TOLSTOI.

ÉDITIONS STOCK

7, Rue du Vieux-Colombier

RÉCENTES RÉIMPRESSIONS. — OSCAR WILDE « *Le Portrait de Dorian Gray, Intentions, Une Maison de Grenades, Le Crime de Lord Arthur Savile.* — THOMAS DE QUINCEY : *Confession d'un mangeur d'opium.* — R. KIPLING : *La cité de l'Épouvantable nuit.* — KROPOTKINE : *Autour d'une vie, La Conquête du Pain.* — IBSEN : *La Dame de la mer, Un Ennemi du Peuple.* — E. RECLUS : *L'Évolution, la Révolution et l'idéal anarchique.*

RAPPELONS. — APOLLINAIRE : *L'Hérésiarque.* — GUILLAUMIN : *La vie d'un simple.* — J. LORRAIN : *Les Lépillier, Très russe, Modernités.* — ÉLÉMIR BOURGES : *Le Crépuscule des Dieux.* — BARBEY D'AUREVILLY : *Quarante médaillons de l'Académie.* — LÉON BLOY : *Belluaires et Porchers.* — LÉON HENNIQUE : *Un caractère.* — PAUL GERALDY : *Toi et Moi.* — CH. CROS : *Le Coffret de Santal.* — VIELE GRIFFINS : *Soies.*

ŒUVRES DE TOLSTOI. Seule traduction littéraire et intégrale.

EN PRÉPARATION. — *La Nef*, de M. ÉLÉMIR BOURGES (tirage limité en souscription). — *La Danse de Mort*, de STRINBERG. — *Théâtre complet*, de BRIEUX (tome I, paru le 15 Juillet). — *Propos d'un entrepreneur de démolitions* et *Le Salut par les Juifs*, de LÉON BLOY (Réimpressions). — *L'Épithalame*, de JACQUES CHARDONNE.

Demandez le service gratuit du

BULLETIN PÉRIODIQUE DE LA LIBRAIRIE STOCK
qui renseigne impartialement sur la production de la Librairie française.

MAGASIN DE LIBRAIRIE :

155, Rue St-Honoré (Place du Théâtre Français) PARIS 1^{er} - Tél. : Central 38-70



PRIX : 3 FRANCS